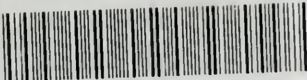
DE LA FONTAINE J.

FABLES

PQ 1808 .A2 1909



39003003329074

J. DE LA FONTAINE

FABLES

TOME I

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fableslafo01lafo



Musée d'Amiens.

Phot. Braun, Clément et Cie.

RIGAUD. — PORTRAIT DE LA FONTAINE


J. DE LA FONTAINE

FABLES

Notices et annotations
par Maurice MOREL
Agrégé de l'Université

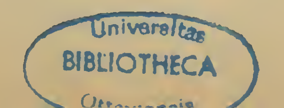
TOME I



DIX GRAVURES, UN HORS-TEXTE



Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



Son père le destina alors à la maîtrise des eaux et forêts et l'envoya étudier le droit à Paris ; puis, lorsque Jean fut devenu avocat au parlement, il lui céda sa charge et le maria. C'était en 1647 et La Fontaine avait alors vingt-six ans. Mais cet avocat ne plaida jamais ; ce maître des eaux et forêts géra fort mal sa charge et finit par la résigner en 1652. Enfin sa femme, Marie Héricart, avait l'esprit frivole : la lecture des romans était, paraît-il, son occupation favorite et lui faisait négliger les soins du ménage. La Fontaine se lassa bientôt de cette compagne et d'un commun accord ils se séparèrent pour vivre chacun selon sa méthode.

Celle de La Fontaine consista à s'amuser, à cueillir le plaisir où il le trouvait et à déchirer son patrimoine à belles dents. Bientôt il se trouva pris dans des embarras d'argent, et le besoin se fit sentir pour lui de faire appel à des protecteurs charitables. En 1655 son oncle Jannart le présenta au surintendant des finances Fouquet. Le poète s'était déjà signalé à l'attention du public par une traduction en vers de l'*Eunuque* de Térence. En 1657, il dédia à Fouquet son poème d'*Adonis* et composa en son honneur, en 1658, le *Songe de Vaux*. Fouquet le récompensa par une pension en 1659 ; et dès lors, devenu le poète attitré du surintendant, il s'acquitte envers son protecteur par des poésies de circonstance qu'il fournit tous les trois mois, fort ponctuellement. Il continue à prendre du bon temps, il se laisse vivre au sein des molles délices de Vaux, il est heureux. Des amis viennent à lui : Molière, Boileau ; quant à Racine, il le connaissait depuis longtemps déjà.

En 1661 catastrophe : Fouquet est disgracié avec éclat. La Fontaine ressentit ce malheur comme s'il en eût été frappé lui-même. Ami courageux autant que fidèle, il osa implorer la grâce du roi dans son *Elégie aux Nymphes de Vaux*, et rarement le cœur a trouvé, pour parler au cœur, des accents aussi émus, aussi pathétiques :

> Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes :
> Pleurez, Nymphes de Vaux !...

Sa prière ne fut pas entendue, parce qu'on ne voulait pas l'écouter. Fouquet fut emprisonné pour le reste de ses jours

à Pignerol. Mais du moins ces vers ont contribué, non moins que les lettres si connues de Mme de Sévigné, à faire du ministre déchu une victime touchante, dont on ne défend pas la mémoire, mais qu'on plaint dans son malheur.

Cet événement modifia la vie de La Fontaine, sans d'ailleurs rien changer à son caractère. Son oncle Jannart, ami du surintendant, ayant été exilé en Limousin, il l'accompagna dans ce voyage, dont il nous a laissé en prose une relation amusante et naïve. En 1664 on le retrouve à Paris, aux gages de la duchesse douairière d'Orléans, veuve du triste et fameux Gaston, et protégé en même temps par la duchesse de Bouillon, qui encouragea, en 1665, la publication de ses premiers *Contes* : Fouquet était remplacé.

> Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
> A qui le bon Platon compare nos merveilles,
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet ;
> Je suis chose légère et vole à tout sujet[1].

Ce que La Fontaine a dit là de son génie convient à sa vie aussi, surtout à dater de ce moment : de porte en porte, de société en société, il va, vient et butine sur toutes les fleurs de quoi composer son miel poétique. En 1666 il fait paraître la seconde partie des *Contes* ; en 1668 les six premiers livres des *Fables* ; *Psyché* en 1669 ; en 1671 des *Contes* encore, et un volume de nouvelles *Fables* et autres poésies. Rue du Vieux-Colombier, chez Boileau, il se retrouve, pour causer, avec Racine, Molière et Chapelle. En 1672, il prend pied chez Mme de La Sablière, où il restera établi jusqu'à ses dernières années. De nouveaux *Contes* paraissent en 1674 et en 1675, et cinq nouveaux livres de *Fables* en 1678-1679. Élu à l'Académie française, avec la permission du grand roi, le 2 mai 1684, il y fait, non sans quelque malice, amende honorable de ses péchés d'antan, littéraires ou autres, et promet d'être désormais plus sage : promesse de poète ! En 1685 paraît un nouveau recueil qui, outre quelques *Fables* nouvelles, et à côté même du Remerciement à l'Académie, contenait, vous devinez quoi... des *Contes*, toujours !

---

1. *Discours à Mme de La Sablière.*

Et toujours aussi de nouveaux protecteurs apparaissent dans sa vie, de nouveaux amis, qui lui offrent des plaisirs nouveaux : à la place de Mme de La Sablière, qui s'était retirée du monde, le duc de Vendôme et son frère, le grand prieur, le reçoivent dans leur château d'Anet ; les Conti, neveux du grand Condé, l'introduisent à Chantilly, où il est aperçu et peint au passage par l'auteur des *Caractères* ; M. d'Hervart, maître des requêtes au conseil du roi, l'accueille, et lorsqu'en 1693 Mme de La Sablière mourra, c'est chez lui qu'ira loger le poète errant. Quant à la bonne Mme d'Hervart, elle va désormais veiller sur ce grand enfant avec une sollicitude de grand-mère, le faire changer d'habits quand il oublie, et au besoin renouveler sa garde-robe.

Cependant le grand enfant était devenu un vieillard. La colonie française de Londres, dont Saint-Evremond était un des plus illustres membres, tenta de l'attirer en Angleterre. Plus jeune, La Fontaine eût sans doute accepté l'invitation : son grand âge ne le lui permit pas. Mais ce n'est pas qu'il fût devenu ni plus rangé ni plus raisonnable : à cette date, on le retrouve chez la Champmeslé, la célèbre tragédienne, voire même chez une certaine Mme Ulrich, qui, pour se l'attacher et pour tirer de sa muse badine de nouveaux écrits licencieux, usa des dernières séductions !

Il nous plaît davantage de trouver le nom de La Fontaine associé, sur ses derniers jours, à celui du duc de Bourgogne, à qui Fénelon le recommanda et auquel il offrit, en 1694, le douzième et dernier livre de ses *Fables*. Il n'était que temps de l'écrire : la mort approchait. Déjà, en 1692, une grave maladie avait réveillé en lui, sinon des idées, du moins des craintes religieuses : il s'était confessé et avait fort solennellement, devant une délégation de l'Académie française, fait le désaveu de ses *Contes*. Au début de 1695, ses forces déclinèrent de nouveau rapidement ; et, le 13 avril de la même année, il expira doucement dans les bras de ses amis, les d'Hervart. Sa dernière angoisse ne fut pas de mourir, mais de comparaître devant Dieu et de rendre ses comptes : pauvre Bonhomme ! Si sa vie était loin d'être irréprochable, il avait pourtant fait de son mieux, vers la fin, pour désarmer les

Le Lieure et la Tortue.

Rien ne sert de courir, il faut partir a point
Le Lieure et la Tortue en sont un tesmoignage.
Gageons, dit celle cy, que vous n'atteindrez point
Sitost que moy ce but. Sitost? Estes vous sage?
Repartit l'Animal leger.
Ma Commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellebore:
Sage ou non, je parie encore
Ainsi fut fait et de tous deux
On mit prés du but les enjeux
Sçavoir quoy, ce n'est pas l'affaire
Ny de quel juge l'on convint.
Nostre Lieure n'avoit que quatre pas a faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prest d'estre atteint
Il s'esloigne des chiens, les renvoye aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour escouter
D'où vient le vent; il laisse la Tortue
Aller son train de Senateur.

De La fontaine

Fable autographe de La Fontaine.

rigueurs du tribunal suprême : ne s'avisa-t-il point de porter un cilice qu'on trouva sur lui à sa mort !

Telle fut sa vie — et quand, à travers cette vie, on essaie d'atteindre et de juger l'homme, on se rend compte qu'avec la meilleure volonté du monde, il est fort difficile de le faire équitablement. Si c'est la raison qui prononce, La Fontaine mérite toutes les rigueurs ; si on laisse parler le cœur, on se sent, en vertu d'un certain *je ne sais quoi*, enclin à toutes les indulgences.

Armons-nous de la raison d'abord : que trouvons-nous? — Un bourgeois sans grande éducation, à qui le contact du monde n'a appris ni la décence dans la tenue, ni le bon ton, ni l'art de parler ou de se taire à propos ; un lourdaud « au sourire niais, aux yeux presque toujours éteints[1] », dont les étourderies mêmes ont souvent quelque chose de grossier et de bas qui choque. Caractère médiocre, il n'a ni l'énergie de remplir aucun de ses devoirs, ni même la volonté ou le souci de les envisager : ce maître des eaux et forêts s'attire les reproches de Colbert, son ministre ; ce mari néglige sa femme au point de la laisser disparaître de sa vie presque sans s'en apercevoir ; ce chef de famille administre sa fortune et celle des siens en dépit du bon sens ; ce père oublie qu'il a un fils et laisse à je ne sais quels amis le soin de veiller à son éducation. La paternité ne lui a même pas appris à goûter et à chérir le charme de l'enfance : chose étrange ! c'est aux enfants que ses *Fables* sont destinées, et il ne semble pas avoir songé à eux en les écrivant ! Il confesse lui-même « que son humeur n'est nullement de s'arrêter à ce petit peuple[2] », qu'il a du reste fustigé dans ses vers toutes les fois qu'il est tombé sous sa férule. Égoïste, sensuel et paresseux, il court au plaisir immédiat, comme le poisson à l'amorce, et sacrifie sa dignité d'homme à ses goûts de libertinage ou à sa mollesse naturelle, sans qu'il lui en coûte ni remords ni vergogne. En quête de toutes les jouissances que la vie peut procurer sans qu'on les achète au prix d'un effort, il devient flatteur

1. D'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, 1729. — 2. Lettre à sa femme, 1662.

par nécessité, parasite par habitude, et dépense dans ce métier une ingéniosité qu'on n'eût pas attendue de cet esprit si volontiers lourdaud en société. La générosité de ses protecteurs et de ses protectrices ne s'est pas plus lassée de l'entretenir qu'il ne s'est lassé, lui, d'y faire appel. Au total, on ne voit rien en lui qui commande l'estime, et moins encore le respect, et il a mérité tout ce que renferme, en somme, de méprisant ce mot attribué pourtant à sa meilleure amie, à Mme de La Sablière : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et La Fontaine[1], » — mépris enveloppé de bienveillance et dont on sourit, il est vrai, mais que personne ne voudrait prendre à son compte.

Ainsi parle la raison : mais, quand elle a parlé et prononcé ce juste arrêt, il y a, disais-je, au fond du cœur, un *je ne sais quoi* qui s'étonne de ne pouvoir le ratifier. — Non, répond le cœur, ces défauts, ces faiblesses, condamnables chez tous ceux qui ont l'âge de raison, ne le sont plus chez La Fontaine, car, cet âge-là, il ne l'a jamais atteint. S'il faut accuser ici quelqu'un, c'est la nature, qui, en lui donnant sa part de défauts et de vices, oublia, par une inconcevable étourderie, de lui donner les moyens et le souci même de s'en corriger. Aussi resta-t-il un peu toute sa vie ce qu'il était en venant au monde. Il a promené, au milieu du siècle le plus civilisé qui fut jamais, une âme de grand enfant errant et étonné : il n'observait guère les convenances, mais se doutait-il qu'il y en eût? — il fut mauvais mari, mauvais père, mais était-il bien sûr lui-même d'être devenu un mari, un père? — il fut flatteur et parasite, mais pouvait-il penser qu'il est honteux de l'être?... Il est l'homme de la nature, et ne saurait être autre chose : où elle l'incline, il va ; où elle le pousse, il tombe, qu'elle le pousse vers ce que nous appelons le bien ou vers ce que nous appelons le mal. Car il y a du bien aussi dans cette vie, dans ce caractère : la nature lui a dit d'aimer ses amis, — et cet égoïste eut pour eux des trésors de tendresse, de fidélité et de courageux dévouement.

1. Mot attribué à Mme de La Sablière par d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, 1729.

Elle lui a conseillé la modération dans les désirs, — et ce flatteur, ce parasite, resta jusqu'au dernier jour dépourvu de toute ambition, incapable de tout calcul. Ne lui faites pas un mérite de ces vertus, puisqu'elles ne sont pas acquises, mais vous voilà du même coup obligé de lui pardonner ses faiblesses. Jamais homme ne s'est moins douté qu'il existe une morale humaine, et par cela même jamais homme n'est resté plus incroyablement innocent de ses propres fautes : cette ingénuité nous étonne, nous déconcerte, nous irrite même ; en fin de compte, elle nous désarme ; et, ramenés malgré tout au sourire, nous nous rallions au mot de son ami Maucroix : « C'était l'âme la plus candide que j'aie jamais connue[1]. »

Au mot de Maucroix il faut encore ajouter quelque chose : cette âme candide était en même temps celle d'un artiste et d'un poète. Poète, artiste, on est d'ordinaire l'un ou l'autre, selon qu'on doit davantage à l'inspiration naturelle ou à un travail conscient de ses forces et de son objet. La Fontaine fut l'un et l'autre : artiste, par cette passion d'écrire qui lui mit la plume à la main jusqu'à ses derniers jours, par ces enthousiasmes soudains qui s'emparaient de lui quand le beau lui était révélé, fût-ce dans une œuvre médiocre, par ses réflexions si fines et poussées si loin sur l'art, ses procédés et ses ressources, par son souci de la forme enfin, souci admirable chez ce paresseux, et qui lui a fait refaire des fables du premier vers jusqu'au dernier ; — mais poète en même temps par la faculté singulière qu'il avait d'oublier le travail et l'art, dès qu'il était rendu à la nature et au monde extérieur. Rêveur, à proprement parler? non pas. Ne croyons pas trop vite qu'il avait toujours les pieds sur la terre et l'esprit dans la lune. Il a observé les hommes, tout comme un autre, et devant leurs travers, leurs ridicules ou leurs vices, tout comme un autre il a pris sa part du spectacle. Mais ce spectateur est resté moins un philosophe ou un moraliste qu'un amateur curieux et désintéressé. Le monde lui est apparu comme une comédie à cent actes divers,

---

1. *Mémoires.*

comédie désordonnée et quelque peu fantasque, mais dont tous les actes étaient amusants. Entre l'enterrement d'un premier ministre et celui d'une fourmi, j'imagine qu'il n'eût pas fait la différence, pas plus qu'il n'en mettait entre le dévouement dont il faisait preuve envers ses amis et le sans-gêne avec lequel il allait leur demander à dîner. Mais surtout les fleurs, les doux sons, les beaux jours ; la rive d'un clair ruisseau où il observe un oiseau buvant à fines gorgées ; le bord d'un bois, où il peut à loisir égarer ses pas et sa pensée, voilà de quoi son âme restait enchantée à jamais.

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique[1].

Avant le héros de Musset, il a été le Fantasio d'un monde où il n'était pas fait pour vivre, mais un Fantasio qui ne s'est pas ennuyé, — à moins qu'à l'ennui même il n'ait parfois trouvé du charme. C'est là, pensons-nous, qu'il faut chercher, en même temps que le secret de sa vie intime, celui de sa poésie : c'est par là qu'après plus de deux cents ans, cette poésie est restée si jeune, si fraîche, si personnelle, et qu'elle nous donne parfois l'idée, non plus d'un grand fabuliste, mais d'un grand poète lyrique, dans un siècle qui n'en eut pas d'autre.

Maurice MOREL.

---

1. *Psyché* (fin du second et dernier livre).



NOTICE HISTORIQUE SUR LA FABLE DE LA FONTAINE ET SES SOURCES

La Fontaine a eu plus d'un devancier dans la fable, car ce genre est aussi vieux que le monde. Signalons, en suivant au vol le cours des âges :

Les fables indiennes attribuées fictivement à un brahmane du nom de Bidpaï, et traduites successivement en persan ancien, en arabe, en persan moderne, et enfin au XVIIe siècle en français dans un recueil abrégé : *le Livre des lumières* ; les paraboles des deux Testaments ; les fables grecques, à savoir celles qu'on attribue à Esope, personnage à la légende duquel La Fontaine a cru avec une bonne foi candide, mais dont on ne sait rien de certain, pas même s'il a existé ; celles de Babrius (IIe siècle après J.-C.), perdues au moyen âge, mais qui subsistèrent néanmoins sous la forme de quatrains, et retrouvées en 1839 dans les manuscrits du monastère du mont Athos ; les fables en prose grecque d'Aphthonius, rhéteur byzantin du Ve siècle ; les fables latines, celles qu'Horace a semées en deux ou trois endroits dans ses œuvres (notamment la fable des Deux Rats) et les fables de Phèdre (Ier siècle après J.-C.) déformées au moyen âge dans la prose latine du compilateur Romulus (Xe siècle) ; les fables du moyen âge, compilations latines d'Avianus (IVe siècle) et de Romulus, la vaste compilation en vers connue sous le nom de *Roman de Renart* ; les bestiaires et les bibles, les fabliaux, ces contes en vers où, l'allégorie étant mise de côté, les hommes sont représentés sans déguisement ; et les ysopets ou recueils de fables ésopiques traduites en français, notamment celui de Marie de France (XIIe siècle) ; les fables de la Renaissance qui se présentent sous deux formes : fables latines et savantes d'Abstemius, de Gilbert Cousin, de Faerne, de Pantaleo Candidus, etc., et fables en langue vulgaire, par exemple quelques récits ou contes de Rabelais

et de Bonaventure des Périers, les fables en vers de Guillaume Guéroult, de Guillaume Haudent, de Gilles Corrozet, de Philibert Hégémon. Enfin Clément Marot dans *le Lion et le Rat,* et Mathurin Régnier dans *le Mulet, le Loup et la Lionne,* amènent la fable à un point de perfection qui nous fait presque toucher à La Fontaine.

De ces fables, d'origine si diverse, quelles sont celles que La Fontaine a connues et dont il a pu s'inspirer? La réponse à cette question, malgré les travaux qui ont été faits, n'a pas encore été donnée d'une façon complète. Ce que nous pouvons seulement indiquer ici, ce sont les principaux auteurs qui ont, de toute évidence, été lus et mis à profit par le fabuliste.

D'abord il a connu les fables indiennes dans la traduction française mentionnée plus haut : *le Livre des lumières.* Il a, pour les fables grecques et latines, puisé dans les divers recueils du XVIe siècle, et aussi dans le recueil plus récent de Nivelet (1610 et 1660). Le moyen âge lui était sans doute peu connu ; mais du moins il a dû entendre parler du *Roman de Renart,* et la tradition orale lui aura fait connaître quelques-uns des épisodes que le *Roman* contenait. Il a utilisé le livre de Gilbert Cousin, le livre de Haudent, le livre de Guéroult et d'une manière générale les fabulistes du seizième siècle. Quant à Rabelais, Marot et Régnier, il les savait par cœur.

Ce qui ressort de cette rapide revue, c'est que La Fontaine n'ignorait pas les essais que ses prédécesseurs avaient tentés dans la fable. Ajoutons qu'il s'en est inspiré librement et leur a beaucoup emprunté sans néanmoins leur devoir grand'chose. Pour ceux qui seraient tentés de l'oublier, n'a-t-il pas écrit dans son épître à Huet :

Mon imitation n'est point un esclavage.

Molière disait : « Je prends mon bien où je le trouve. » C'est un droit que confère le génie. La Fontaine avait ce droit-là : comme Molière, il en a usé.

BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRES ÉDITIONS

L'Eunuque, comédie, 1654, in-4° (Paris, A. Courbé). — *Nouvelles en vers* tirées de Boccace et de l'Arioste, 1665, in-12 (Paris, Claude Barbin). — *Contes et Nouvelles*, 1665, petit in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Deuxième partie des Contes et Nouvelles en vers*, 1666, petit in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Fables choisies, mises en vers*, 1668, in-4° (Paris, Cl. Barbin ou Denys Thierry). — *Contes et Nouvelles en vers*, in-12, 1669 (Paris, Louis Billaine). — *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, 1669, in-8° (Paris, Cl. Barbin). — *Contes et Nouvelles en vers*, troisième partie, 1671, in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Poème de la captivité de saint Malc*, 1673, in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Nouveaux Contes de M. de La Fontaine*, 1674, pet. in-8° (Mons, Gaspard Migeon). — *Fables choisies*, mises en vers par M. de La Fontaine, et par lui revues, corrigées et augmentées, 1678, 1679, 1694, 5 vol. in-12 (Paris, Denys Thierry et Cl. Barbin). Seule édition complète des *Fables* qui ait été imprimée sous les yeux de l'auteur. Figures de Fr. Chauveau. — *Poème du Quinquina* et autres ouvrages en vers (*la Matrone d'Ephèse*, *Belphégor*, les deux opéras *Galathée* et *Daphné*), 1682, in-12 (Paris, D. Thierry et Cl. Barbin). — *Œuvres posthumes de M. de La Fontaine* (publiées par Mme Ulrich), 1696, in-12 (Paris, Guill. de Luynes). — *Je vous prends sans vert*, comédie, 1699, in-12 (Paris, Ribou). — *La Coupe enchantée*, comédie, 1710, in-12 (Paris, Ribou).

PRINCIPALES ÉDITIONS

Contes et Nouvelles en vers, Henry Desbordes, Amsterdam, 1685, 2 vol. in-8° (gravures de Romain de Hooghe). — Amsterdam (Paris), 1745, 2 vol. in-8° (figures de Cochin). — Barbou, Amsterdam (Paris), 1762, 2 vol. in-8° (2 portraits et 80 figures, compositions d'Eisen, eaux-fortes de Choppart. — Cazin, Londres (Paris), 1780, 2 vol. in-12 (figures de Desrais). — P. Didot, Paris, 1795, 2 vol. in-4° (figures d'après Fragonard, Mallet et Touzé). — Scheuring, Lyon, 1874, 2 vol. in-8° (nombreuses gravures). — Jouaust, Paris, 1885, 2 vol. in-16 (illustrations d'Elie de Beaumont).

Fables, H. van Bulderen, Anvers et la Haye, 1688-1694, 5 vol. in-8° (figures gravées par J. Cause). — Desaint et Saillant, Paris, 1755-1759, 4 vol. in-folio (compositions de J.-B. Oudry). — P. Didot l'aîné, Paris, 1787, 6 vol. in-12 (figures gravées par Simon et Coigny d'après Vivier). — P. Didot l'aîné, Paris, an X (1802), 2 vol. grand in-folio (vignettes dessinées par Percier). — Eymery, Paris, 2 vol. in-8° (commentaire de Ch. Nodier). — Demangeot, Goodman, Bruxelles, 1830, 2 vol. grand in-8° (100 gravures à l'eau-forte par Eugène Verboeckhoven). — Engelmann, Paris, 1818, 2 vol. in-4° (lithographies de Carle Vernet, Horace Vernet, Hippolyte Lecomte). — Fournier, Paris, 1838, 2 vol. grand in-8° (illustrations de J.-J. Granville). — Hachette, Paris, 1867, in-4° (compositions par Gustave Doré). — Librairie des bibliophiles, Paris, 1873, 2 vol. in-8° (12 dessins originaux). — Quantin, Paris,

1883, 2 vol. in-4° (eaux-fortes par A. Delierre). — Jouaust, Paris, 1885, 2 vol. in-16 (illustrations d'Emile Adan).

Œuvres de J. de La Fontaine : Auger, Paris, Lefèvre, 1814, 6 vol. in-8° (fig. d'après Moreau). — Walckenaër, Paris, Lefèvre, 1822-23, 1826-27, 1832, 1835), 6 vol. in-8°. — Ch. Marty-Laveaux, Paris, Daffis, 1856-1877, 4 vol. in-16. — L. Moland, Paris, Garnier, 1872-1876, 7 vol. in-8°. — Alph. Pauly, Paris, Lemerre, 1875-1891, 7 vol. in-8°. — H. Regnier, dans la collection des Grands Ecrivains, Paris, Hachette, 1883-93, 11 vol. in-8°.

OUVRAGES RELATIFS A LA FONTAINE

Walckenaër, *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*. — Marty-Laveaux, *Essai sur la langue de La Fontaine* (Paris, 1853). — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires* (t. I) ; *Causeries du Lundi* (t. VII). — Taine, *La Fontaine et ses Fables* (Hachette, 1860). — Damas-Hinard, *La Fontaine et Buffon* (Perrotin, 1861). — Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les Fabulistes* (Michel Lévy, 1867). — Faguet, *XVIIe siècle* (Lecène et Oudin, 1889) ; *La Fontaine*, dans la collection des Classiques populaires (Lecène et Oudin, 1889). — Souriau, *l'Evolution du vers français au XVIIe siecle* (Hachette, 1893). — R. Doumic, dans l'*Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de Petit de Julleville, t. V (Colin). — Brunetière, *Etudes critiques* (7e série) (Hachette, 1903). — G. Lafenestre, *La Fontaine* (Hachette, 1906).

ICONOGRAPHIE

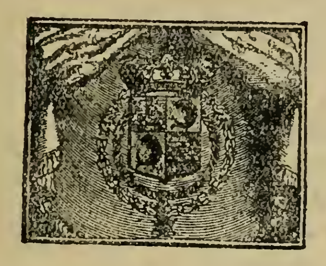
Peinture par de Troy (bibliothèque de Genève). — Peinture par Hyacinthe Rigaud, gravée par Edelinck. — Toile, Ecole française, peinte en 1692 pour Mme de La Sablière (musée de Château-Thierry, depuis 1877 ; prêtée à l'Exposition théâtrale, Paris, Arts décoratifs, 1908), gravée à l'eau-forte par René Legrand, en 1878. — Email ovale (musée du Louvre). — Portrait-frontispice, dessiné par J.-B. Oudry, gravé par Cochin et Dupuis. — Buste, terre cuite, par J.-J. Caffieri, 1773, Salon de 1779 (musée de la Comédie française). — Frontispice dessiné par Eisen, gravé par Le Bas, 1747. — Statue, marbre, par Julien (palais de l'Institut), gravure par Aug. de Saint-Aubin. — *Molière lisant son Tartuffe chez Ninon de Lenclos*, peinture par Monsiau, Salon de 1802, où figurent La Fontaine, Corneille, Racine, Boileau, Quinault, etc. (musée de la Comédie française). — Statue, marbre, par Laitié, 1824 (à Château-Thierry). — *La Fontaine au cours la Reine*, peinture par Bouchot. — Buste, terre cuite, par Deseine ; buste, marbre, par Ramus ; statue, plâtre, par Seurre aîné (marbre à l'Institut) [musée de Versailles]. — Dessin d'Ingres, gravé par Dien. — Eaux-fortes de Léopold Flameng, 1873 ; V. Foulquier, 1875 ; et Le Rat, 1875 et 1885. — Monument, bronze, buste avec animaux de la fable, par A.-J. Dumilâtre, inauguré en 1891 (Passy, au Ranelagh). — Buste, bronze, érigé en 1894 par les Rosati (Fontenay-aux-Roses).

Collection de 38 estampes pour les *Contes* de La Fontaine, gravées par M. de Larmessin, d'après Lancret, Boucher, etc. Paris (s. d. vers 1730), in-folio oblong.

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

Par M. de la Fontaine.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais ſur le Perron de la ſainte Chapelle.

M. DC. LXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1668.

VERS DE LA FONTAINE DEVENUS PROVERBIAUX

La raison du plus fort est toujours la meilleure (I, 10).

Plutôt souffrir que mourir (I, 16).

A l'œuvre on connaît l'artisan (I, 21).

On a souvent besoin d'un plus petit que soi (II, 11).

En toute chose il faut considérer la fin (III, 5).

Ne forçons point notre talent (IV, 5).

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien (IV, 10).

Deux sûretés valent mieux qu'une (IV, 15).

Il n'est pour voir que l'œil du maître (IV, 21).

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe (IV, 22).

Petit poisson deviendra grand (V, 3).

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras (V, 3).

Plus fait douceur que violence (VI, 3).

Notre ennemi, c'est notre maître (VI, 8).

Rien ne sert de courir : il faut partir à point (VI, 10).

Aide-toi, le ciel t'aidera (VI 18).

On hasarde de perdre en voulant trop gagner (VII, 4).

Tel est pris qui croyait prendre (VIII, 9).

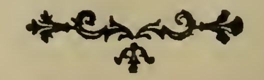
Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature (VIII, 17).

Ventre affamé n'a point d'oreilles (IX, 18).

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence (XI, 7).

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

(*Philémon et Baucis.*)



A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1]

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité[2] sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[3] a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge[4] où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux[5] fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui[6] sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins[7] ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe[8], et les machines[9] qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province[10] où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre[11] en huit jours, pandant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le

1. Fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né en 1661, mort en 1711. — 2. *Débiter* signifie *exposer*. — 3. Socrate. — 4 Il avait alors six ans et cinq mois. — 5. La préposition *à* a ici le sens de *dans*. — 6. M. de Périgny, auquel Bossuet succéda en 1670. — 7. Au sujet de la guerre de Dévolution contre l'Espagne (1667-1668). — 8. Il s'agit de la triple alliance (Hollande, Angleterre, Suède) dont l'intervention amena la paix. — 9. Intrigues, ressorts. — 10. Dans la campagne de 1667 en Flandre. — 11. C'est la Franche-Comté qu'il conquit dans l'hiver de 1668.

repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.



PRÉFACE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables[1] me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits et banniraient de la plupart de ces récits la brèveté[3], qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes[4] ne sont pas tellement ennemies des muses françaises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope virent le jour que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès[5] l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans

---

1. Il s'agit des fables qui avaient déjà circulé en manuscrit, avant la publication de ce premier recueil. — 2. Le poète désigne par là Patru (1604-1681), célèbre avocat au parlement de Paris et membre de l'Académie française. — 3. Telle est l'orthographe partout adoptée par La Fontaine. — 4. Les Lacédémoniens avaient la réputation d'être concis en paroles. — 5. Un disciple de Socrate.

harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus[1] a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible[2] que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoit justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense[3] égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes[4] : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser[5] d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien[6] dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

---

1. Exactement : Avianus, auteur du IIe ou du IVe siècle après Jésus-Christ. — 2. Employé adverbialement avec le sens de *peut-être*. — 3. En compensation. — 4. Dans ces limites. — 5. Se dédommager. — 6. *Institutions orat.*, IV, 2.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par parabole : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon[1], ayant banni Homère de sa république, y a donné à Esope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus[2], allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait ; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif[3] ; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimées ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé

1. Dans le troisième livre de la *République*. — 2. M. Licinius Crassus fut battu par les Parthes en l'an 55 avant Jésus-Christ. — 3. Voir la fable 5 du livre III.

de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde[1]. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau venus[2] dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et pour ainsi dire la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope, la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit[3].

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude[4] nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures

1. Expression par laquelle on désigne l'homme, « qu'on appelle ainsi, dit Furetière, comme étant un abrégé des merveilles du monde ». — 2. Telle est l'orthographe de La Fontaine : *nouveau* a, dans cette locution, le sens adverbial de *nouvellement*. — 3. « Et ce qu'il désespère de faire briller en y touchant, il le laisse (*Art poétique*). » — 4. Moine qui vécut à Constantinople au XIVe siècle.

qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet* des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet* des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer[1] à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Esope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.



LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Esope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé[2]. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de

1. A le sens de *faire illusion, tromper*. — 2. Singulière méprise : La Fontaine faisant d'Esope un contemporain de Socrate (voir sa Préface) ne semble pas se douter que Planude a vécu dix-huit siècles après lui.

ce qu'il a dit d'Esope que[1] ce qui m'a semblé trop puéril ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Esope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*[2]. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade[3], quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature ou bien de se plaindre d'elle ; car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pout s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot ! Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Esope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues et encore toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit[4] : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns[5] disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les

1. C'est-à-dire sans rien retrancher..., si ce n'est... — 2. Bourg de Galatie. Il est entendu d'ailleurs que cette biographie d'Esope a le caractère d'une légende, et que la vie même d'Esope est chose problématique. — 3. Vers 552 avant Jésus-Christ. — 4. Prouva son innocence. — 5. Quelques-uns.

eut quittés que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut ; et en s'éveillant : Qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avait recouvré la parole ; mais qu'il ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut et passa bien plus avant ; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappela et lui dit : Achète-moi hardiment ; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête[1]. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles[2] et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse[3] pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais dès la dînée[4] le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre[5] et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos[6]. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au con-

1 Furetière dit que l'on « appelle populairement la *bête* ce qui fait peur ». — 2. L'obole était la sixième partie de la drachme et valait à peu près quinze de nos centimes. — 3. Ancienne ville d'Ionie. — 4. Mot formé anciennement à l'aide du suffixe féminin (cf. l'allée, la montée, etc... — 5. Un chanteur. — 6. Ile de la mer Egée.

traire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Esope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence[1], à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux ; l'autre s'enfuit ; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Esope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit ; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade ; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court[2]. Esope se mit à rire ; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale,

1. Il n'y fallait pas songer. — 2. Quand on ne sait que répondre.

parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon[1], qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison qu'il offrit à Esope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce ; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne[2] à Esope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces[3] à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second[4], l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison ; par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les

1. Son domestique. — 2. Sans garder rancune. — 3. Tromperies, moqueries. — 4. Le deuxième service.

assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire ; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Esope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place ; et, voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur ; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout[1] ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé ; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan ; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'était pas seulement avec son maître qu'Esope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas? Le magistrat le fit relâcher et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part[2], voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche[3] avec ses disciples, Esope,

1. A la place la plus honorable de la table. — 2. *De sa part* de son côté. — 3. Entendez : comme Xantus faisait la débauche...

qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur[1]. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer toute entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau lequel il tenait[2] fort cher. Esope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Esope. Qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs ! Moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noce. Ce mot plut tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope ; mais, quant à la liberté, il ne se pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains

1. *Fureur* : folle, délire. — 2. Il estimait (cf. je le *tiens* pour un honnête homme).

mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel[1] nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots Ἀποβὰς βήματα, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot. De quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens et signifiaient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et qu'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil) et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien[2], l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon il n'y aurait toujours que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville[3] le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains[4]. Cela fait, Esope dit que les

1. Remplace ici le pronom *que* comme complément direct. — 2. S'il tombait juste dans son explication. — 3. Le prévôt de ville, c'est-à-dire le premier magistrat de la ville. — 4. D'avouer sa défaite.

Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus[1], roi des Lydiens, fit dénoncer[2] à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Esope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au[3] bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses et ne crurent pas que leur repos leur coutât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient[4]. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus[5], roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre[6] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi

---

1. Dernier roi de Lydie, qui régna de 560 à 546 avant Jésus-Christ. Il fut vaincu et détrôné par Cyrus. — 2. Déclarer, publier. — 3. *Dans* le bon sens... — 4. C'est-à-dire avec moins de peine qu'ils n'en avaient eu jusque-là. — 5. Ce roi est de l'invention de Planude. — 6. Résoudre.

Lycérus, assisté d'Esope, avait toujours l'avantage et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo[1], roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le roi regretta Esope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant[2] à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Esope le reçut comme son enfant ; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince ; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre[3] au malheur ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Esope comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire) ; il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du

1. Nouvelle erreur de Planude, car ce roi ne régna qu'au IV[e] siècle. — 2. C'est-à-dire l'homme qui répondrait... — 3. Par le malheur : la préposition *à* a ici le sens de *par*.

bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope : J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers[1] Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants ; et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois, et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule[2] par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans ce secret était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

---

1. Vieux mot qui a les mêmes significations que *vers*. — 2. Ecrit par lequel on se reconnaît débiteur d'une somme d'argent.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs, Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois, Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes[1] fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes[2] un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Esope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Esope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité[3]. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille[4], leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui ; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle[5], laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses

---

1. Ville de Phocide où Apollon rendait des oracles. — 2. Vêtements. — 3. Du haut d'une roche escarpée : châtiment des sacrilèges. — 4. Voir la fable 11 du livre IV. — 5. Voir la fable 8 du livre II.

ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait et satisfaire aux mânes d'Esope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer et en fit une punition rigoureuse.

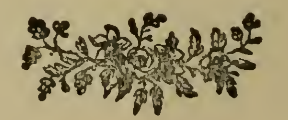


A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1]

Je chante les héros dont Esope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que[2] mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer[3] je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

---

1. Fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né en 1661, mort en 1711. — 2. Quoique. — 3. Plaire (sens neutre).





LIVRE PREMIER

I — La Cigale et la Fourmi.

LA cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût[1], foi d'animal,
Intérêt et principal[2].
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant.

1. Avant la moisson, qui se fait au mois d'août qu'on prononce *oût*. — 2. Capital.

II — Le Corbeau et le Renard.

MAITRE corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix[1] des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent[2] pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

III — La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

UNE grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille[3]
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez? dites-moi ; n'y suis-je point encore? —
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?—
Vous n'en approchez point. La chétive pécore[4]
S'enfla si bien qu'elle creva.

Oiseau fabuleux, unique en son genre ; il vivait plusieurs siècles au désert, se faisait périr sur un bûcher et renaissait ensuite de sa cendre. — 2. Perd le sentiment, est hors de lui, à force de joie. — 3. Se fatigue. — 4. Bête : le mot est employé ici au sens propre.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

IV — Les Deux Mulets.

DEUX mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle[1].
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé[2]
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc[3] une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi, j'y tombe, et je péris !
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

V — Le Loup et le Chien.

UN loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant[4] que beau,
Gras, poli[5], qui s'était fourvoyé[6] par mégarde.

---

1. Impôt sur le sel. — 2. D'une façon fière, d'un pas noble et majestueux. — 3. Sur le mulet qui portait l'argent du trésor public. — 4. Vigoureux, gros de membres. — 5. Luisant de graisse. — 6. Égaré.

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire[1] loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille ;
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères[2] et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi? rien d'assuré, point de franche lipée[3],
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants[4] ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs[5] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien.— Quoi? rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez?—Pas toujours : mais qu'importe?—
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor[6].

---

1. Titre honorifique, décerné ici par ironie. — 2. Terme de mépris : personne misérable, sans argent ni considération. — 3. *Lipée* : ce que les lèvres peuvent saisir, bouchée. *Franche lipée* signifie bon repas qui ne coûte rien. — 4. Les mots *portants* et *mendiants* sont deux participes ; au XVII[e] siècle ils prenaient l'accord. — 5. Restes d'un repas. — 6. Exagération plaisante, devenue proverbiale.

VI — La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.

LA génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier[1] lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs[2] de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la première en qualité de sire[3].
Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends[4] la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

VII — La Besace.

JUPITER dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé[5] quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause[6].
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? — Moi, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?

---

1. Farouche, sauvage. — 2. Nœuds coulants. — 3. *Sire* : seigneur. — 4. Je réclame (*prétendre* est ici employé activement). — 5. Dans son être (qui est composé de diverses parties). — 6. Le singe étant très laid, Jupiter commence par lui, croyant qu'il va se plaindre plus que les autres animaux.

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort,
Glosa[1] sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
        L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
        Il jugea qu'à son appétit[2]
        Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
        Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin[3] les renvoya, s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella : car tout[4] ce que nous sommes,
Lynx[5] envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
        Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers[6] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

VIII — L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

        UNE hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
        Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
        Et, devant[7] qu'ils fussent éclos,
        Les annonçait aux matelots.

---

1. *Gloser* : donner une explication, un commentaire, par suite critiquer. — 2. *Appétit* : goût. — 3. Surnom familier donné à Jupiter par le fabuliste. — 4. C'est-à-dire nous tous, sans aucune exception. — . Animal carnassier auquel on attribuait une vue très perçante. La taupe, au contraire, passait pour être aveugle. — 6. *Besaciers* : porteurs de besaces ; vieux mot français. — 7. *Devant que* : avant que.

Il arriva qu'au temps que la chanvre[1] se sème,
Elle vit un manant[2] en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison[3]
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi[4].
Quand la chènevière[5] fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on.
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton[6].
La chanvre étant tout à fait crue[7],
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte[8], et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes[9] et réseaux[10]
Attraperont petits oiseaux ;
Ne volez plus de place en place,

1. Le genre du mot était incertain à cette époque. — 2. Un paysan : aujourd'hui le mot se prend en mauvaise part. — 3. Dans le cours de la saison. — 4. Trop de quoi manger. — 5. C'est le champ où le chanvre pousse. — 6. *Ce canton* : coin de pays. — 7. Du verbe *croître*. — 8. Ensemencée (terme d'agriculture). — 9. Piège à prendre les oiseaux. — 10. Diminutif de rets petits filets.

Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre[1]
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit[2] aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

IX — Le Rat de ville et le Rat des champs.

AUTREFOIS le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs[3] d'ortolans[4].

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

---

1. Fille de Priam : elle avait le don de connaître l'avenir ; mais, en lui accordant ce don, Apollon l'avait condamnée à n'être jamais crue. — 2. Il en arriva (cf. bien lui en prit, mal lui en prit). — 3. Restes de repas. — 4. Petits oiseaux, très recherchés par les gourmets



HÉ ! BONJOUR, MONSIEUR DU CORBEAU,
QUE VOUS ÊTES JOLI, QUE VOUS ME SEMBLEZ BEAU (P. 42)



QUI TE REND SI HARDI DE TROUBLER MON BREUVAGE?
DIT CET ANIMAL, PLEIN DE RAGE (P. 49).

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne[1] aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi,
Ce n'est pas que je me pique[2]
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre.
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

X — Le Loup et l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure[3] :
Nous l'allons montrer tout à l'heure[4].

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure ;
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal, plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si[5] je n'étais pas né?

1. Ils se remettent en route pour le festin. — 2. Entendez : ce n'est pas que je me pique de donner comme vous des festins de roi. — 3. C'est-à-dire la meilleure en fait, celle qui l'emporte et prévaut contre toutes les raisons du plus faible. — 4. Sur-le-champ. — 5. Puisque.

Reprit l'agneau, je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

XI — L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1].

UN homme qui s'aimait sans avoir de rivaux[2]
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse[3]? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau ;
Mais quoi? le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette ardeur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.

---

1. François, duc de La Rochefoucauld, né en 1613, mort en 1680, auteur du livre des *Maximes*, qui venait d'être publié en 1665. — 2. C'est-à-dire que personne n'aimait à cause de sa grande laideur. — 3. Epris de sa propre image, qu'il vit réfléchie dans une source, Narcisse en devint si amoureux qu'il dépérit et mourut enfin de langueur.

Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

XII — Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.

UN envoyé du Grand Seigneur[1]
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur[2],
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef[3], sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer[4] une armée.
Le chiaoux[5], homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur[6] peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef[7],
Et bien plus d'une queue, à[8] passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

---

1. Le sultan. — 2. L'empereur d'Allemagne. — 3. Par eux-mêmes. — 4. Prendre à sa solde. — 5. L'ambassadeur du sultan. — 6. Prince qui élisait les empereurs d'Allemagne : le nombre des électeurs varia de sept à neuf. — 7. Tête. — 8. La préposition *à* marque ici le but et signifie *pour*.

XIII — Les Voleurs et l'Ane.

POUR un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron[1].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transylvain[2], le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De[3] nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart[4] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

XIV — Simonide préservé par les Dieux.

ON ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi.
Malherbe[5] le disait : j'y souscris, quant à moi ;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide[6] avait entrepris
L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus[7].
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.

---

1. Sobriquet donné à l'âne. — 2. La province de Transylvanie était voisine de la Hongrie et de la Turquie d'Europe, et eut avec ces dernières de fréquents démêlés. — 3. *De* : par. — 4. *Quart* : quatrième. — 5. Poète célèbre, réformateur de la poésie française (1555-1628). — 6. Poète lyrique grec, né dans l'île de Céos (556 av. J.-C.). — 7. Dépourvus de tous les agréments, de tous les ornements du style.

Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux[1] ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux :
Élève[2] leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent[3].
Mais, quand il le vit, le galant[4]
N'en donna que le tiers et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie[5].
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré[6] de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte[7]
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux[8] de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque ; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poète,

1. Héros célèbres, fils jumeaux de Jupiter et de Léda. — 2. Exalte, glorifie. — 3. Monnaie grecque : un talent valait 5.560 fr. 90 de notre monnaie. — 4. Homme souple et adroit. — 5. Bonne chère. — 6. *Gré* : gratitude. — 7. La troupe des convives. — 8. Les frères jumeaux, Castor et Pollux.

Une poutre cassa les jambes à l'athlète
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle ! On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère[1]
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.
Je reviens à mon texte[2], et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer[3] de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus que Melpomène[4]
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce[5]:
Jadis l'Olympe[6] et le Parnasse
Étaient frères et bons amis.

XV — La Mort et le Malheureux.

UN malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je? cria-t-il : ôtez-moi cet objet !
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécénas[7] fut un galant[8] homme ;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

---

1. Fils de bonne famille, disons-nous aujourd'hui. — 2. Sujet, pensée à développer. — 3. Etre fautif, parce qu'on loue — 4. Une des neuf Muses. — 5. Quand ils nous font une grâce. — 6. L'Olympe était le séjour des dieux. Pour La Fontaine les grands sont des dieux ou des demi-dieux. — 7. Ministre d'Auguste. — 8. Homme de bonnes façons, bien élevé, bien pensant.

Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

XVI — La Mort et le Bûcheron.

UN pauvre bûcheron, tout couvert de ramée[1],
Sous le faix[2] du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine[3] enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde[4]?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats[5], les impôts,
Le créancier et la corvée[6]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère[7].

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

---

1. Branches coupées qui ont encore leurs feuilles. — 2. Fardeau. — 3. Cabane recouverte de chaume. — 4. La terre. — 5. On doit les loger, quand ils sont de passage. — 6. Redevance due au seigneur ou au roi. — 7. Cela ne te retardera guère.

XVII — L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses.

UN homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant[1],
Et partant
De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;
Bien adresser[2] n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant[3],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part[4] emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles[5].
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne[6] :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

---

1. De l'argent comptant. — 2. *Adresser* : viser. — 3. *Testonner* : peigner, arranger les cheveux. — 4. *Part* : côté. — 5. On n'en parle plus. — 6. Quoique chauve, je veux rester garçon.

XVIII — Le Renard et la Cigogne.

COMPÈRE[1] le renard se mit un jour en frais
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant[2], pour toute besogne[3],
Avait un brouet[4] clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point ;
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

XIX — L'Enfant et le Maître d'école.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir

---

1. Le compère est le parrain par rapport à la marraine ; la commère est la marraine par rapport au parrain. Par extension, personnes unies par la camaraderie. — 2. Animal fin, rusé. — 3. Pour tout mets. — 4. Sorte de bouillon.

En badinant[1] sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris[2], dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contretemps s'avise
De le tancer : Ah ! le petit babouin[3] !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels fripons le soin !
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord[4].

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
    Au moyen d'exercer leur langue.
Hé ! mon ami, tire-moi de danger ;
    Tu feras, après, ta harangue.

XX — Le Coq et la Perle.

UN jour un coq détourna[5]
Une perle, qu'il donna
Au beau[6] premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il apporta

---

1. Au moment où il se jouait. — 2. C'est-à-dire comme l'enfant s'était pris... — 3. Au propre *babouin* désigne une espèce de singe ; au figuré, vilain petit garçon. — 4. Au bord de la rivière. — 5. Retira du fumier où elle était. — 6. Beau est ici redondant(cf. un beau jour, déchirer à belles dents).

Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton[1]
Serait bien mieux mon affaire.

XXI — Les Frelons et les Mouches à miel.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant[2],
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée[3], et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi? dans les frelons
Ces enseignes[4] étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en[5] put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours[6]?
Sans tant de contredits[7], et d'interlocutoires[8],
Et de fatras[9], et de grimoires[10],
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

---

1. Ducat d'argent qui valait environ cinq francs. — 2. S'opposer veut dire ici déclarer, mettre empêchement à l'exécution d'un acte ou d'un arrêt. — 3. Qui a la couleur brun-clair du tan. — 4. Signes distinctifs. — 5. C'est-à-dire pour la fourmilière. — 6. Expression proverbiale qui signifie traîner les choses en longueur. — 7. Ecrit répondant aux allégations de l'adversaire. — 8. Jugement qui ordonne une instruction préalable avant de statuer sur le fond. — 9. Entassement d'écrits insipides. — 10. Ecrits obscurs et difficiles à déchiffrer.

Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties[1].

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
Il ne faudrait point tant de frais ;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge[2] ;
On nous mine par des longueurs ;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

XXII — Le Chêne et le Roseau.

LE chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet[3] pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face[4] de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que[5] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre comparaison, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

---

1. Leurs adversaires. — 2. Au propre : briser quelque chose de dur avec les dents. Au figuré : manger, dévorer. — 3. Tout petit oiseau. — 4. La surface. — 5. Tandis que (avec l'idée d'opposition).

Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.



LIVRE DEUXIÈME

I — Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurais en naissant reçu de Calliope[1]
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que[2] de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse[3].
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau.
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement[4]?
        Vraiment, me diront nos critiques,
        Vous parlez magnifiquement
        De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
        Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
        D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
        Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
        Paya la constance et la peine...

1. La muse de l'épopée. — 2. Assez chéri du Parnasse pour savoir... — 3. Qu'un plus savant le fasse. — 4. *Enchantement* : opération magique.

C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine ;
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien ! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe et croyait de ses soins[1]
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant ;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu[2] :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[3].
Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

II — Conseil tenu par les Rats.

UN chat, nommé Rodilardus,
Faisait de rats telle déconfiture[4]
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl[5] ;
Et Rodilard passait, chez la gent[6] misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.

---

1. Peines de cœur. — 2. N'est pas suffisante. — 3. Recommencez-les. — 4. Destruction. — 5. Son rassasiement. — 6. *La gent* : la nation.

Or un jour qu'au haut[1] et au loin
Le galant[2] alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat[3] qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant[4] des rats tint chapitre[5] en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot.
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[6] chapitres de chanoines.

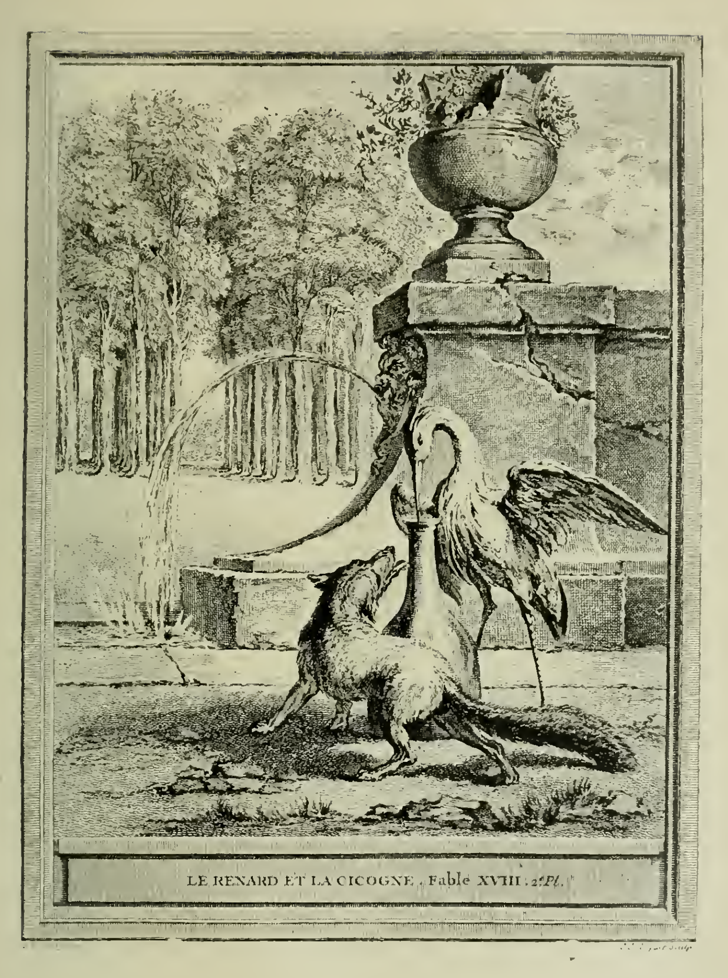
Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

III — Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

UN loup disait que l'on l'avait volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé[7].
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie[8].
Thémis[9] n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.

---

1. Au haut des toits. — 2. Ici *galant* signifie ami du plaisir, joyeux sire. — 3. On appelait *sabbat* les assemblées nocturnes des sorciers ; d'où, par extension, bruit et désordre nocturne. — 4. Ce qui restait. — 5. Le chapitre est proprement une assemblée de religieux. — 6. Même. — 7. Cité en justice. — 8. *Partie* : adversaire. — 9. Déesse de la justice.



LE BEC DE LA CIGOGNE Y POUVAIT BIEN PASSER ;
MAIS LE MUSEAU DU SIRE ÉTAIT D'AUTRE MESURE (P. 57).



J.B. Oudry inv. — P. Aveline sculp.

L'OISEAU DE JUPITER, SANS RÉPONDRE UN SEUL MOT,
CHOQUE DE L'AILE L'ESCARBOT,
L'ÉTOURDIT, L'OBLIGE A SE TAIRE,
ENLÈVE JEAN LAPIN (P. 68).

Le magistrat suait en son lit de justice[1].
Après qu'on eût bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers[2]
On ne saurait manquer[3], condamnant[4] un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

IV — Les deux Taureaux et une Grenouille.

DEUX taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.
Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
Et, nous foulant aux pieds[5] jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands

1. Trône qu'occupait le roi quand il rendait des arrêts au parlement : le mot est pris ici ironiquement. — 2. Même jugeant à tort et à travers. — 3. Etre en faute. — 4. Du moment où l'on condamne... — 5. Et, comme il nous foulera aux pieds...

V — La Chauve-Souris et les deux Belettes.

UNE chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession[1].
Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent[2] qui fend les airs !
Sa raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef[3] en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !
Jupiter confonde les chats !
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe[4] changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue[5].
Le sage dit, selon les gens :
Vive le roi ! vive la ligue[6] !

---

1. C'est-à-dire ma nature : le mot est employé ici plaisamment. — 2. La nation. — 3. De nouveau. — 4. L'écharpe servait autrefois à distinguer les partis. — 5. Expression d'origine italienne qui signifie se moquer de quelqu'un. — 6. Il s'agit de la coalition du parti catholique dirigée contre Henri III, puis contre Henri IV.

VI — L'Oiseau blessé d'une flèche.

MORTELLEMENT atteint d'une flèche empennée[1],
Un oiseau déplorait sa triste destinée
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet[2] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

VII — La Lice et sa Compagne.

UNE lice[3] étant sur son terme[4],
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court[5], elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider ; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

---

1. Armée d'empennes, c'est-à-dire d'ailerons de plumes que l'on met au bas des flèches pour assurer leur direction. — 2. Cette expression désigne les hommes : Prométhée, fils de Japet, est, selon une tradition mythologique, le créateur de l'espèce humaine. — 3. La femelle du chien de chasse. — 4. Près de mettre bas ses petits. — 5. Pour abréger.

VIII — L'Aigle et l'Escarbot.

L'AIGLE donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot[1] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui, nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère[2].
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot, indigné,
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle, étant de retour et voyant ce ménage[3],
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean lapin derechef[4] est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède[5]
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts[6],

1. Insecte du genre des scarabées. On a fait observer que le trou de l'escarbot est trop petit pour qu'un lapin s'y blottisse. — 2. Parrain, par rapport à la marraine ; ami, camarade.— 3. *Ce ménage* : ce grand désordre dans sa maison. — 4. De nouveau. — 5. Prince troyen que Jupiter fit enlever par son aigle pour servir d'échanson aux dieux. — 6. Dans son propre intérêt, car Jupiter a besoin de 'aigle.

Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ;
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

IX — Le Lion et le Moucheron.

VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre !
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie[1] ?
Un bœuf est plus puissant[2] que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots
Que, lui-même, il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord[3] il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.

---

1. Inquiète. — 2. Plus vigoureux (au physique). — 3. Tout d'abord, au commencement.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ[1] :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir[2].
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais[3] ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents[4].
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire
Qui périt pour la moindre affaire.

X — L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.

UN ânier, son sceptre[5] à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,

---

1. On dit aujourd'hui *aux environs*. — 2. Qui ne concoure à mettre la bête en sang. — 3. N'en pouvoir mais, c'est ne pas être maître de ce qui arrive, par conséquent n'en être pas responsable. — 4. *Etre sur les dents* se dit d'un cheval qui, très fatigué, s'appuie des dents sur le mors. Au figuré, être à bout de forces. — 5. C'est son bâton.

Portait, comme on dit, les bouteilles[1] :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins[2],
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés[3] se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car, au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier[4] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus[5] la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant[6] : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison[7].
Celle-ci devint si pesante
Et de tant d'eau s'emplit d'abord
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe :
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

XI — Le Lion et le Rat.

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

---

1. Marchait avec précaution, lentement, comme lorsqu'on porte des bouteilles. — 2. *Pèlerins* : voyageurs ; *gaillards* est synonyme de braves. — 3. Embarrassés. — 4. Barbarisme plaisant créé par La Fontaine. — 5. *Dessus* : sur. — 6. Boire d'autant signifie boire beaucoup. — 7. Tinrent tête à l'éponge en buvant autant qu'elle.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire[1]?
Cependant il avint[2] qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets[3],
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

XII — La Colombe et la Fourmi.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis[4] y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle était jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant[5] qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus[6],
Il le croit en son pot et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon.
Le vilain[7] retourne la tête :
La colombe l'entend, part et tire de long.

---

1. Eût besoin. — 2. Pour *il advint*. — 3. *Rets* : filets. — 4. La Fontaine a repris cette vieille forme, de préférence à *fourmi*, parce qu'elle évite un hiatus ou lui donne une nouvelle rime. — 5. Un paysan, un gueux. — 6. La colombe était jadis consacrée à Vénus. — 7. Synonyme de paysan.

Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon[1] pour une obole.

XIII — L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

UN astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens[2] ont chanté
Qu'est-ce[3] que le Hasard, parmi l'antiquité,
Et, parmi nous, la Providence?
Or du hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;
Toutes choses très incertaines
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul[4]? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus[5],
Les convertir en maux devant[6] qu'ils soient venus?

---

1. Pas même le morceau qu'on en aurait pour une obole (petite pièce de monnaie), c'est-à-dire pas de pigeon du tout. — 2. Les autres poètes homériques. — 3. Qu'est-ce, sinon... — 4. Qui les sait, sinon... — 5. Anticipés. — 6. Avant que.

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope[1],
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs[2] tout d'un temps ;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur[3] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent[4] aux chimères,
Cependant[5] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

XIV — Le Lièvre et les Grenouilles.

UN lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens d'un naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux !
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.

---

1. Examen de l'avenir d'un enfant d'après la situation de certains astres au moment de sa naissance. — 2. Il s'agit des alchimistes qui *soufflaient* sans cesse sur leurs fourneaux. — 3. Observateur. — 4. Aujourd'hui bayer (avoir la bouche ouverte en regardant quelque chose). — 5. Pendant.

Ainsi raisonnait notre lièvre
Et cependant[1] faisait le guet.
Il était douteux[2], inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers[3] sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance[4]?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre[5]?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

XV — Le Coq et le Renard.

SUR la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois[6].
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse :
Ne me retarde point de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes[7] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[8] dès ce soir,
Et cependant[9] viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.

---

1. Pendant ce temps-là. — 2. Hésitant. — 3. Vers. — 4. Ce qu'on vaut, ce qu'on sait faire. — 5. Expression classique qui assimile le guerrier à un tonnerre. — 6. Rusé. — 7. Distance d'une maison de poste à une autre, environ deux lieues. — 8. Les feux de joie. — 9. Toutefois.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure[1], sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le renard ; ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant[2] aussitôt
Tire ses grègues[3], gagne au haut[4],
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

XVI — Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter[5] enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière[6] créature
Pesait plus qu'un fromage[7], outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême

---

1. J'en suis sûr. — 2. Le rusé personnage. — 3. S'enfuit. Les grègues sont une espèce de haut-de-chausses. — 4. Gagner le large, tirer de long. — 5. L'aigle. — 6. Adjectif créé par La Fontaine. — 7. Voir à la fable 2 du livre I.

Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème[1].
Elle empêtra si bien les serres du corbeau
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau[2],
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer[3] ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux[4] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre[5].
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

XVII — Le Paon se plaignant à Junon.

LE paon se plaignait à Junon[6].
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature ;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol?
Toi que l'on voit porter à l'entour de[7] ton col
Un arc-en-ciel nué[8] de cent sortes de soies ;
Qui te panades[9], qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :

1. C'est le Cyclope de l'*Odyssée* (livre IX). Ovide a parlé de sa barbe inculte et épaisse dans les *Métamorphoses* (liv. XIII). — 2. Bel et bien. — 3. Mesurer sa force. — 4. Diminutif de voleurs. — 5. Au sens propre : morceau de cuir rouge en forme d'oiseau, qui servait à rappeler le faucon. Au figuré : séduction, tromperie. — 6. Le paon lui était consacré. — 7. Autour de. — 8. *Nué* : nuancé. — 9. *Qui te panades* : qui te pavanes.

Les uns ont la grandeur et la force en partage :
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

XVIII — La Chatte métamorphosée en Femme.

UN homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes[1],
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme ; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait[2] cette épouse nouvelle
Son hypocondre[3] de mari.
Il l'amadoue ; elle le flatte,
Il n'y trouve plus rien de chatte,
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout :
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture[4].

1. Influences magiques. — 2. *Faire*, au XVIIe siècle, servait à remplacer le verbe qu'on ne voulait pas répéter. — 3. *Hypocondre* : extravagant. — 4. De prendre les souris.

Pour cette fois elle accourut à point ;
Car, ayant changé de figure[1],
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli,
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières[2]
Ne lui font changer de manières ;
Et fussiez-vous embâtonnés[3],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

XIX — Le Lion et l'Ane chassant.

LE roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer[4] : il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[5], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor[6].
L'âne à messer[7] lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée[8],
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable

1. *Figure* : forme. — 2. *Etrivières* : courroies par lesquelles l'étrier se trouve suspendu à la selle. *Coups d'étrivières* : coups donnés avec ces courroies. — 3. Armés d'un bâton. — 4. Prendre du gibier. — 5. La Fontaine compte ce mot pour deux syllabes. — 6. Guerrier grec dont Homère dit que la voix était forte comme cinquante voix d'hommes réunies. — 7. *Messer* : messire. — 8. Branches coupées avec leurs feuilles vertes.

Où les attendait le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement[1] crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

XX — Testament expliqué par Ésope.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'aréopage[2]. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain ; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune[3] sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?

---

1. *Bravement* : bien. — 2. Tribunal d'Athènes, composé de trente et un anciens archontes et qui siégeait sur la colline de Mars. — 3. *Chacun* est ici adjectif et a le sens de *chaque*.



ELLE EMPÊTRA SI BIEN LES SERRES DU CORBEAU
QUE LE PAUVRE ANIMAL NE PUT FAIRE RETRAITE.
LE BERGER VIENT, LE PREND, L'ENCAGE BIEN ET BEAU (P. 77).



ON LUI LIA LES PIEDS, ON VOUS LE SUSPENDIT ;
PUIS CET HOMME ET SON FILS LE PORTENT COMME UN LUSTRE (P. 84).

Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père?
L'affaire est consultée[1] ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[2] :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté ;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
A l'un les maisons de bouteille[3],
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,
Les esclaves de bouche[4], et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie ;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix ;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination ;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva

1. Mise en délibération. — 2. Forme archaïque pour *trouve*. — 3. Maison de campagne où l'on va boire et vider les bouteilles — 4. Serviteurs préposés au soin du manger et du boire.

Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui !
Comment ! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien[1],
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles
Quand on leur verrait de l'argent ;
Paieraient leur mère tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets[2] de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

1. D'Ésope né en Phrygie. — 2. Les biens, l'avoir.



LIVRE TROISIÈME

I — Le Meunier, son Fils et l'Ane.

A M. D. M.[1]

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse[2],
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte[3] est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan[4] Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins[5]),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir[6] en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent[7], ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alamres.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter[8],
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

---

1. Ces initiales signifient : A Monsieur de Maucroix : François de Maucroix, chanoine de Reims, fut l'ami intime de La Fontaine. — 2. C'est-à-dire que les anciens ont inventé les arts, grâce au privilège que leur donnait leur qualité d'aînés. — 3. La fiction. — 4. Disciple de Malherbe. Celui-ci (1555-1628) fut le réformateur de la poésie française. — 5. Soucis. — 6. A qui rien n'est caché. — 7. Capacités, valeur. — 8. Buter, vieux mot, signifie *viser au but*. Ici *tendre au but*. Racan veut dire : « Je saurais où m'adresser. »

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce[1], dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît[2] son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;
Il fait monter son fils, il suit ; et, d'aventure[3],
Passent trois bons[4] marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher[5] ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau[6] sur son âne et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser[7]. L'un dit : Ces gens sont fous ;
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu ! dit le meunier, est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

---

1. Comédie populaire. — 2. Comprend sa bévue. — 3. Par hasard. — 4. *Bons* : braves. — 5. Marcher clopin-clopant. — 6. Est étendu tout de son long. — 7. *Gloser*, commenter, critiquer, tirer ses réflexions.

Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant[1] marche seul devant eux.
Un quidam[2] les rencontre et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser[3].
Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit[4].
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous[5], suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince,
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

II — Les Membres et l'Estomac.

JE devais[6] par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer[7] Gaster[8] en est l'image,
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,

---

1. *Se prélasser*, marcher gravement, sans charge, tel un prélat. — 2. Un homme quelconque, un passant. — 3. Conserver dans une châsse (telle une relique). — 4. Voici le dernier couplet de cette chanson :

Adieu, cruelle Jeanne ;
Si vous ne m'aimez pas,
Je monte sur mon âne
Pour galoper au trépas.
— Courez, ne bronchez pas,
Nicolas,
Surtout n'en revenez pas.

5. C'est toujours Malherbe qui s'adresse à Racan. — 6. J'aurais dû. — 7. *Messer*, messire. — 8. L'estomac (*Note de La Fontaine*).

IV—Les Grenouilles qui demandent un roi.

LES grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin[1] les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent marécageuse[2],
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien[3] quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi[4].
Jupin en a bientôt la cervelle[5] rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir ;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi? votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû[6] premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

---

1. Sobriquet familier donné à Jupiter. — 2. Qui vit dans les marécages. — 3. Osa malgré tout. — 4. *Coi* : tranquille. — 5. La tête. — 6. Vous auriez dû.

V — Le Renard et le Bouc.

CAPITAINE[1] renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés[2] :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez[3] ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en[4] eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère[5]?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret[6], je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence[7]
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu ; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter[8] en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

---

1. Chef qui marche en tête. — 2. Qui possédait les plus hautes cornes. — 3. *Ne pas y voir plus loin que son nez* : manquer d'esprit. — 4. Eurent bu de l'eau. — 5. Parrain, par rapport à la marraine ; puis, par extension, camarade, ami. — 6. Ce moyen ingénieux. — 7. A un très haut degré. — 8. Faire un arrêt, séjourner.

Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
La cellerière[1] du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire?

VIII — La Goutte et l'Araignée.

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée[2]
Également à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étraites[3],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes[4],
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne[5], aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate[6] me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion[7] tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,

---

1. La religieuse chargée du magasin des provisions au couvent. — 2. Postérité. — 3. Cabanes étraites : *étraites* est l'orthographe de l'ancienne prononciation du mot *étroites*. — 4. Petites tiges de bois pour tirer au sort. — 5. Ancien mot, pour *araignée*. — 6. Le père de la médecine, né en 460 dans l'île de Cos. — 7. Petite bête.

Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer[1] : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi-pansée.
Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte
Et fit très sagement de changer de logis.

IX — Le Loup et la Cigogne.

LES loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie[2]
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur[3] pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour[4],
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup,
Vous riez, ma bonne commère[5] !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

---

1. Travailler avec la houe. — 2. Au propre *frairie* signifie confrérie, puis, par extension, réunion de confrères à l'occasion d'une fête ; enfin festin. — 3. Par bonheur. — 4. Pour son habileté. — 5. Marraine, par rapport au parrain : d'où, par extension, amie.

X — Le Lion abattu par l'Homme.

ON exposait une peinture
Où l'artisan[1] avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants[2] en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

XI — Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment[3]
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant[4] en eût fait volontiers un repas,
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats[5].

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

XII — Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci, pour son goût[6] : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[7],

---

1. L'artiste. — 2. Ceux qui regardaient : le participe est ici employé substantivement. — 3. A en juger par la vue. — 4. Rusé personnage. — 5. Valet de cavalier ou de fantassin ; au figuré, homme grossier. — 6. Pour sa table. — 7. Leurs promenades.

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies[1].
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt[2] à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII — Le Loup et les Brebis.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[3] les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens
L'échange en étant fait aux formes[4] ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[5]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux[6] dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,

---

1. Sans jamais s'en rassasier. — 2. Même sens que *près de*. — 3. Autre forme de *avec*. — 4. Dans les formes. — 5. Loups de quatre à cinq mois. — 6. Avec les dents.

X — Le Lion abattu par l'Homme.

ON exposait une peinture
Où l'artisan[1] avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants[2] en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

XI — Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment[3]
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant[4] en eût fait volontiers un repas,
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats[5].

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

XII — Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci, pour son goût[6] : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[7],

---

1. L'artiste. — 2. Ceux qui regardaient : le participe est ici employé substantivement. — 3. A en juger par la vue. — 4 Rusé personnage. — 5. Valet de cavalier ou de fantassin ; au figuré, homme grossier. — 6. Pour sa table. — 7. Leurs promenades.

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies[1].
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt[2] à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII — Le Loup et les Brebis.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[3] les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens
L'échange en étant fait aux formes[4] ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[5]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux[6] dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,

1. Sans jamais s'en rassasier. — 2. Même sens que *près de*. — 3. Autre forme de *avec*. — 4. Dans les formes. — 5. Loups de quatre à cinq mois. — 6. Avec les dents.

X — Le Lion abattu par l'Homme.

ON exposait une peinture
Où l'artisan[1] avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants[2] en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

XI — Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment[3]
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant[4] en eût fait volontiers un repas,
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats[5].

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

XII — Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci, pour son goût[6] : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[7],

1. L'artiste. — 2. Ceux qui regardaient : le participe est ici employé substantivement. — 3. A en juger par la vue. — 4 Rusé personnage. — 5. Valet de cavalier ou de fantassin ; au figuré, homme grossier. — 6. Pour sa table. — 7. Leurs promenades.

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies[1].
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt[2] à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII — Le Loup et les Brebis.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[3] les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens
L'échange en étant fait aux formes[4] ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[5]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux[6] dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,

---

1. Sans jamais s'en rassasier. — 2. Même sens que *près de.* — 3. Autre forme de *avec.* — 4. Dans les formes. — 5. Loups de quatre à cinq mois. — 6. Avec les dents.

Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent ;
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

XIV — Le Lion devenu vieux.

LE lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

XV — Philomèle et Progné.

AUTREFOIS Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle[1].
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?

---

1. Le rossignol — Térée, roi de Thrace, ayant outragé et coupé la langue à Philomèle sœur de Progné sa femme, celles-ci pour se venger tuèrent le fils de ce prince, puis le lui donnèrent à manger : Philomèle fut changée en rossignol, Progné en hirondelle.



VOILA L'OPÉRATRICE AUSSITOT EN BESOGNE.
ELLE RETIRA L'OS (P. 93).



BELLE TÊTE, DIT-IL, MAIS DE CERVELLE POINT (P. 117).

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit : Eh quoi? cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

XVI — La Femme noyée.

JE ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que, sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce[1],
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace ;
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination[2]

1. Malheur. — 2. Inclinaison.

Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira
Et, s'il peut, encor par delà.

XVII — La Belette entrée dans un grenier.

DAMOISELLE[1] belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande[2] fit chère lie[3],
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafflue[4] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres[5] ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir[6],
Leurs affaires avec les vôtres.

---

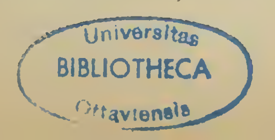
1. Titre des filles et femmes nobles. — 2. *Galand*, pour galant, signifie : qui aime la bonne chère. — 3. Bonne chère. — 4. *Mafflu* : qui a de grosses joues. Vieux mot. — 5. On ne sait à qui La Fontaine fait allusion. — 6. En approfondissant trop.

XVIII — Le Chat et le vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard[1], l'Alexandre des chats,
L'Attila[2], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère[3], était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeu au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant[4] fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête[5].
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis[6],

---

1. Le premier est dans Rabelais (IV, 67). — 2. Roi des Huns (v[e] siècle) : il s'appelait lui-même *le fléau de Dieu*. — 3. Chien à trois têtes, gardien des enfers. — 4. Ici, rusé personnage. — 5. En quête de nourriture. — 6. Surnom tiré du latin et qui signifie *doux*.


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe[1] volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et, pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence !

II — Le Berger et la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite[2].
Si sa fortune était petite,

---

1. S'éprend. — 2. Amphitrite, fille de l'Océan, est la déesse de la mer et l'épouse de Neptune.

Elle était sûre tout au moins.
A la fin les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis[1]
Fut Pierrot[2], et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

III — La Mouche et la Fourmi.

LA mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière !
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air[3] ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

1. Noms de bergers. — 2. Personnage bouffon de la comédie italienne. — 3. La mouche.

Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe[1] volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et, pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence !

II — Le Berger et la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite[2].
Si sa fortune était petite,

---

1. S'éprend. — 2. Amphitrite, fille de l'Océan, est la déesse de la mer et l'épouse de Neptune.

Elle était sûre tout au moins.
A la fin les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis[1]
Fut Pierrot[2], et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

III — La Mouche et la Fourmi.

LA mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière !
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air[3] ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

1. Noms de bergers. — 2. Personnage bouffon de la comédie italienne. — 3. La mouche.

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant[1] toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle?
Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté[2].
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit[3]?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à gouter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille[4] mieux?
Si vous entrez partout, aussi[5] font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas,
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards[6] sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai par monts ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluie,

---

1. *Devant* : avant. — 2. Il était de mode chez les dames du XVII[e] siècle de se coller sur le visage, par ornement ou pour faire paraître le teint plus blanc, des *mouches*, c'est-à-dire des petits morceaux de taffetas ou de velours noir. — 3. Dit tout ce que vous aviez à dire. — 4. Que cela vaille — 5. Ainsi. — 6. Les espions.

Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu, je perds le temps, laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

IV — Le Jardinier et son Seigneur.

UN amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant[1],
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne[2] et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée[3]
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier? je l'en défie ,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut[4],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie. —
Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous, quand aurons-nous des gendres?
Bonhomme, c'est ce coup[5] qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,

---

1. Paysan. — 2. Jasmin d'Espagne, jasmin à grandes fleurs blanches, lavées de rose ou de pourpre, utilisé pour les graisses ou les huiles parfumées. — 3. Gueulée, grosse bouchée. — 4. Nom d'un chien. — 5. C'est alors.

Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine[1]. —
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine. —
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très bien ; aussi[2] fait sa famille[3],
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés[4] :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs[5] succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bonhomme est étonné[6].
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage[7]
Le pauvre potager : adieu planches[8], carreaux[9] ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête[10] ; on le lance[11] : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bonhomme disait : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégâts en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

---

1. On fait force cuisine. — 2. Ainsi. — 3. Toutes les personnes vivant sous le même toit. — 4. Garnis de bonnes dents, donc ayant un solide appétit. — 5. Que donnent les chasseurs. — 6. Abasourdi. — 7. État. — 8. Bande de terrain planté. — 9. Carré de terrain planté. — 10. On cherche sa piste. — 11. On le sort de son gîte.

V — L'Ane et le petit Chien.

NE forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant[1].
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment ! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon[2]
Avec monsieur, avec madame ;
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il? il donne la patte ;
Puis aussitôt il est baisé !
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton[3] !
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

VI — Le Combat des Rats et des Belettes.

LA nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats,

---

1. Ici, homme bien élevé, de bonnes manières. — 2. Sur le pied d'égalité. — 3. Homme armé d'un bâton.

Et, sans les portes étrètes
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison[1],
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança[2] :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois[3].
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax[4],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort[5],
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail ;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail[6],
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,

---

1. *A foison* : en abondance. — 2. *Balança* : fut incertaine. — 3. Des souris : mot créé par La Fontaine. — 4. Noms tirés de la *Batrachomyomachie* (Combat des grenouilles et des rats), poème burlesque, et qui signifient : Artarpax, voleur de pain, Psicarpax, voleur de miettes, Méridarpax, voleur de morceaux. — 5. Au plus vite. — 6. Un plumet.

Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux ;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée[1]
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent[2] fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

VII — Le Singe et le Dauphin.

C'ÉTAIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit[3] ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[4].
Le dauphin l'allait mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes-vous d'Athènes la grande?

---

1. Amas de cadavres. — 2. S'esquivent. — 3. Pline l'Ancien (IX, VIII). — 4. Le poète Arion, qui, jeté à la mer, fut sauvé, dit on, par un dauphin.

Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire[1].
Le dauphin dit : Bien grand merci ;
Et le Pirée[2] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense? —
Tous les jours : il est mon ami ;
C'est une vieille connaissance.
Notre magot[3] prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard[4] pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru[5],
Parlent de tout et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

VIII — L'Homme et l'Idole de bois.

CERTAIN païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

---

1. Le *juge-maire* était, dans certaines provinces, le lieutenant du sénéchal. — 2. Port d'Athènes. — 3. Singe sans queue, du genre macaque. — 4. Vaugirard formait à l'époque un village, au sud de Paris. — 5. Beaucoup, à tort et à travers.

Bien plus, si pour un sou d'orage[1] en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part ; et sa bourse en souffrait :
La pitance[2] du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole[3]?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton.

IX — Le Geai paré des plumes de Paon.

UN paon muait[4] : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada[5],
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

X — Le Chameau et les Bâtons flottants.

LE premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau ;

---

1. Le plus faible orage. — 2. Ce que reçoit un moine pour son repas, dans les communautés. — 3. Monnaie d'Athènes, valant environ quinze centimes de la nôtre. — 4. Perdait son plumage par l'effet de la mue. — 5. Se pavana.

Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire[1].
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce[2] vient à la continue[3].
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlôt[4],
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.
J'en sais beaucoup, de par le monde,
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

XI — La Grenouille et le Rat.

TEL, comme dit Merlin[5], cuide[6] engeigner[7] autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême[8],
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits[9].
Une grenouille approche et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,

1. Nom générique du chameau au XVIIe siècle ; ne se dit aujourd'hui que du chameau à une bosse. — 2. Cela. — 3. *A la continue* : sans interruption, constamment. — 4. Bâtiment rempli de matières inflammables pour brûler les vaisseaux ennemis. — 5. C'est le fameux enchanteur des romans de la Table Ronde. — 6. Croit. — 7. Tromper. — 8 Epoques qui précèdent les fêtes de Noël et de Pâques et pendant lesquelles les fidèles sont astreints au jeûne et à l'abstinence. — 9. *Esprits* : corps légers et subtils qui étaient regardés comme le principe de la vie ; puis le cœur, siège des émotions.

Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point, sans plus, tenait le galant[1] empêché[2] :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude[3] et curée[4],
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande[5] le croque.
Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut ; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie[6],
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

XII — Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE fable avait cours parmi l'antiquité ;
Et la raison ne m'en est pas connue.

1. Gai compagnon. — 2. Embarrassé. — 3. *Gorge chaude* : viande chaude qu'on jette au faucon, et qui provient du gibier qu'il a attrapé. — 4. *Curée* : la pâture qu'on donne aux chiens de chasse à courre, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise. — 5. La rusée. — 6. *Se donner au cœur joie* : jouir abondamment, se rassasier.

Que le lecteur en tire une moralité,
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige[1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage[2] et pour la manière[3],
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part[4] ;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce

---

1. *Lige* : redevable d'un droit au seigneur. Entendez ici : esclave de son seul appétit. — 2. *Hommage* : serment du vassal à son seigneur. — 3. *Manière* : la forme de l'hommage. — 4. Ma quote-part.

Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu
Et, malgré le héros de Jupiter issu[1],
Faisant chère[2] et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie ;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ses gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps,
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
On déballe ; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[3] m'en appartient. Il prit tout là-dessus
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers[4] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion ;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

---

1. Alexandre. — 2. Festin. — 3. *Le croît* : l'accroissement, le produit du troupeau.
4. Les bêtes de somme.

XIII — Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval et mule aux forêts habitait :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises[1], tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse ;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous.
Je vois trop quel est votre usage[2].
Demeurez donc ; vous serez bien traité
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

---

1. Petites voitures de voyage. — 2. A quoi vous pouvez me servir, votre utilité.

XIV — Le Renard et le Buste.

LES grands, pour la plupart, sont masques de théâtre[1] ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit ;
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
        Que leur fait[2] n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
        Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

XV — Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

LA bique, allant remplir sa traînante mamelle,
            Et paître l'herbe nouvelle,
            Ferma sa porte au loquet,
            Non sans dire à son biquet :
            Gardez-vous, sur votre vie,
            D'ouvrir que l'on ne vous die
            Pour enseigne et mot du guet[3] :
            Foin[4] du loup et de sa race !
            Comme elle disait ces mots,
            Le loup, de fortune[5], passe.
            Il les recueille à propos
            Et les garde en sa mémoire.
            La bique, comme on peut le croire,
            N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton
            Et, d'une voix papelarde[6],
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
            Et croyant entrer tout d'un coup.

---

1. N'ont que l'extérieur, l'apparence. Les acteurs de l'antiquité portaient sur la scène de grands masques pour jouer leur rôle. — 2. Leur manière d'être, d'agir. — 3. *Mot du guet* : mot d'ordre pour la garde. — 4. Interjection de dédain. — 5. Par aventure. — 6. Hypocritement douce.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

XVI — Le Loup, la Mère et l'Enfant.

CE loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :
Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute[1] à la porte :
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait[2], agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende[3].
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture[4],
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette !

---

1. *Attendre chape-chute* : attendre un hasard, une occasion imprévue de profiter aux dépens d'autrui. — 2. Qui tettent encore. — 3. Des vivres. — 4. Pour *progéniture*.

Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières[1]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi[2] ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie[3]. »

XVII — Parole de Socrate.

SOCRATE un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

XVIII — Le Vieillard et ses Enfants.

TOUTE puissance est faible, à moins que d'être[4] unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie[5].
Si j'ajoute du mien à son invention,

---

1. Fourches de fer à deux ou trois pointes. — 2. Locution exclamative. — 3. En français moderne : « Beaux sires loups, n'écoutez pas Mère tançant son fils qui crie. » — 4. A moins d'être. — 5. Ésope.

C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai[1] le nœud qui les assemble.
L'aîné, les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je le[2] donne aux plus forts.
Un second lui succède et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata[3].
Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants[4],
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.

---

1. Je vous expliquerai pourquoi je les ai assemblés par un nœud. — 2. Cela, cette difficulté. — 3. Pas un seul n'éclata. — 4. Ceux qui donnent des consultations, les avocats, les hommes d'affaires.

Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur[1], ceux-ci sur un défaut[2].
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder[3], l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

XIX — L'Oracle et l'Impie.

VOULOIR tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot[4],
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire[5],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenait un moineau, dit-on,
Près d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau[6].
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même.

XX — L'Avare qui a perdu son trésor.

L'USAGE[7] seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,

---

1. Soit sur la personne, soit sur l'objet. — 2. Défaut de forme ou de personne. — 3. Transiger, s'arranger. — 4. Expression proverbiale : qui courait le grand risque de monter sur le bûcher comme coupable d'hérésie. — 5. Sauf vérification par inventaire.— 6. Filet placé sur le passage du gibier. Au figuré, piège. — 7. Emploi que l'on fait des richesses, des biens dont on est le propriétaire.

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène[1] là-bas[2] est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie[3],
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[4]
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance[5] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court[6], à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs[7] : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor? où pris? — Tout joignant cette pierre. —
Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet[8],
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela[9] ?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place ;
Elle vous vaudra tout autant.

---

1. Philosophe cynique, qui méprisait l'argent et le bien-être. — 2. Aux enfers. — 3. Inversion : enfoui une somme... — 4. Plaisir. — 5. Son bien. — 6. Si on l'eût pris en train de ne pas songer... c'eût été pendant un instant très court. — 7. Dans les larmes. — 8. Secrétaire, meuble à tiroirs. — 9. Entendez : est-ce facile de puiser à toute heure à sa caisse?

XXI — L'Œil du maître.

UN cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord[1] averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis[2] les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toutes fins[3], promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cors, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès[4],
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien;
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux[5] n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ;
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit[6] d'être.

1. Dès le premier moment. — 2. *Pâtis* : pâturages. — 3. Quoi qu'il puisse arriver. — 4. Déesse de l'agriculture chez les Latins. — 5. Expression figurée : l'homme qui voit tout. — 6. Se réjouit.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XXII — L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.

NE t'attends[1] qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ[2] le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore[3].
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put,
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée[4]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme[5] il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis

1. Ne compte que sur toi seul. — 2. Vers. — 3. Pendant qu'il en était encore temps — 4. Nichée (mot patois). — 5. *Comme* : car.

Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant[1] soyez gais ; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor[2], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais. —
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure... —
Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre[3] à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille[4]
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette : —
C'est ce coup[5] qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

1. Toutefois. — 2. L'alouette ayant pris son vol. — 3. De nous confier. — 4. Ensemble des personnes qui vivent sous le même toit. — 5. C'est cette fois-ci.

LIVRE CINQUIÈME

I — Le Bûcheron et Mercure.

A M. LE C. D. B[1]

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux[2]
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis,
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole[3] :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

---

1. Ces initiales désignent sans doute Monsieur le Chevalier de Bouillon, un parent de Turenne. — 2. Trop étudié. — 3. Mercure.



J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin aqua forti, N Dupuis carb. sculpserunt

VOILA, DIT-IL, LA MIENNE CETTE FOIS :
JE SUIS CONTENT SI J'AI CETTE DERNIÈRE (P. 127)


L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS . Fable CII .

C'EST, DIT-IL, UN CADAVRE; OTONS-NOUS, CAR IL SENT (P. 141).

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons[1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor ;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà !
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

1. Boquillon : bûcheron.

II — Le Pot de terre et le Pot de fer.

LE pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage[1]
De garder le coin du feu :
Car il lui fallait si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris[2] serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure[3],
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[4] qu'ils treuvent[5].
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III — Le Petit Poisson et le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie ;

---

1. Il agirait comme un sage. — 2. Destruction. — 3. Par hasard. — 4. Au moindre accroc. — 5. Trouvent.

Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il[1] n'est pas trop certain.

Un carpeau[2], qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère[3] et de festin :
Mettons-le[4] en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan[5] m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle, et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

IV — Les Oreilles du Lièvre.

UN animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur

---

1. Cela. — 2. Petite carpe. — 3. Repas, nourriture. — 4. Prononcez : mettons l'en... — 5. Financier qui prenait à ferme certains impôts.

N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi,
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes[1].
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons[2].

V — Le Renard ayant la queue coupée.

UN vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc[3], car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

---

1. Animal fabuleux qui avait le corps d'un cheval, la tête d'un cerf et une corne au milieu du front. — 2. Hôpital de fous. — 3. Non pas intact, puisqu'il y a laissé sa queue.

VI — La Vieille et les deux Servantes.

IL était une vieille ayant deux chambrières[1] :
Elles filaient si bien que les sœurs filandières[2]
Ne faisaient que brouiller[3] au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys[4] chassait Phébus[5] aux crins[6] dorés,
Tourets[7] entraient en jeu, fuseaux étaient tirés[8] ;
Deçà, delà, vous en aurez[9] :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé[10] chantait ;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras,
Et toutes deux, très mal contentes,
Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée[11] :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché[12] :
Notre couple, au contraire, à peine était couché
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille au lieu du coq les fit tomber par là
De Charybde en Scylla[13].

---

1. Femmes de chambre. — 2. Les Parques, maîtresses de la destinée des hommes. — 3. Brouiller leurs fils. — 4. Déesse de la mer, mère des Océanides. — 5. Le soleil, d'après les anciens, se plongeait le soir dans la mer. — 6. Cheveux. — 7. Rouets. — 8. Sortis de leur boîte. — 9. De tous les côtés, on vous en fournira du travail. — 10. A l'heure dite. — 11. Fut attrapée, saisie violemment, agrippée. — 12. Leur état. — 13. Ecueils célèbres du détroit de Messine qui étaient, dans la navigation ancienne, l'effroi des navigateurs. Quand on avait évité l'un, on se brisait bien souvent sur l'autre ; ce qui a donné lieu au proverbe : Tomber de Charybde en Scylla, tomber d'un mal en un autre pire.

VII — Le Satyre et le Passant.

AU fond d'un antre sauvage
Un satyre[1] et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet[2] on le convie :
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[3] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne : —
Notre hôte, à quoi bon ceci? —

L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main. —
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

VIII — Le Cheval et le Loup.

UN certain loup, dans la saison
Que[4] les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie[5],

---

1. Demi-dieu au corps velu avec cornes, jambes et pieds de bouc. — 2. Sorte de bouillon. — 3. De le convier. — 4. *Que* : où. — 5. Ont rajeuni l'herbe.

Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert[1].
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc[2] ;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate[3] ;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples[4] de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom[5] coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guérirait ;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume[6] sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant[7] ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste[8],
Et ne fus jamais que boucher.

---

1. Mis dans une prairie. — 2. Tu serais à moi, tu me serais assuré, je pourrais te prendre comme on prend la carte dans le jeu de cartes appelé *hoc*. — 3. Médecin grec. — 4. Plantes médicinales. — 5. Titre honorifique des bénédictins. — 6. Un abcès. — 7. Rusé personnage. — 8. Celui qui étudie les vertus médicinales des arbres et des plantes.

IX — Le Laboureur et ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins[1].

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[2] :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X — La Montagne qui accouche.

UNE montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans[3] au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

---

1. *Fonds* : trésor. Entendez : le travail est le fonds qui fait le moins défaut. Donc usez de ce fonds, travaillez. — 2. Le mois d'août, la moisson. — 3. Géants fils du Ciel et de la Terre, ils essayèrent de détrôner Jupiter.

XI — La Fortune et le jeune Enfant.

SUR le bord d'un puits très profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots[1],
Elle est prise à garant[2] de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref la Fortune a toujours tort.

XII — Les Médecins.

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

---

1. *Ecot* : ce que chacun paie dans un repas commun ; pique-nique, fête. — 2. Comme caution. On la rend responsable.

XIII — La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE[1] perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

XIV — L'Ane portant des reliques.

UN baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser[2] il se carrait[3],
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui[4] cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

XV — Le Cerf et la Vigne.

UN cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,

---

1. La cupidité — 2. Cette pensée. — 3. Il marchait d'un air orgueilleux. — 4. C'est à l'idole que...

Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute ;
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée[1] : il lui fut inutile
De pleurer aux[2] veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

XVI — Le Serpent et la Lime.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole[3],
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII — Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables[4] :
Car qui peut s'assurer[5] d'être toujours heureux?

1. Repas donné aux chiens après la chasse à courre. — 2. Devant les veneurs. — 3. Petite monnaie d'Athènes, qui valait environ quinze centimes de la nôtre. — 4. Pauvres, malheureux. — 5. Avoir la certitude.

Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort[1], met les chiens en défaut[2],
Sans même en excepter Brifaut[3].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits[4] sortant de son corps échauffé.
Miraut[5], sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut[6], qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit :
Tu te vantais d'être si vite[7] !
Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour[8] aux serres cruelles.

XVIII — L'Aigle et le Hibou.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou[9].
Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve[10].
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.

---

1. Fourré où les bêtes se retirent. — 2. Fait perdre sa piste aux chiens. — 3. Nom de chien. — 4. Désigne ici le fumet, odeur émanant du gibier et qui révèle sa présence. — 5.-6. Noms de chiens. — 7. Si alerte. — 8. Oiseau de proie du genre épervier. — 9. Beaucoup. — 10. La chouette.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez[1] :
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque[2]
N'entre point par votre moyen.
Il avint[3] qu'au hibou Dieu donna géniture[4] ;
De façon qu'un beau soir qu'il[5] était en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère[6].
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami,
Croquons-les. Le galant[7] n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait?

XIX — Le Lion s'en allant en guerre.

LE lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts[8],
Fit avertir les animaux.

---

1. Montrez-les-moi. — 2. Divinité maîtresse de la vie des hommes, ici la mort. — 3. Il advint. — 4. Progéniture. — 5. *Il* : l'aigle. — 6. Une des Furies. — 7. Le gourmand. — 8. Officiers royaux.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise[1] :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours, s'apprêter pour les assauts ;
Le renard, ménager de secrètes pratiques[2] ;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX — L'Ours et les deux Compagnons.

DEUX compagnons, pressés[3] d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt ; du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours ; au compte de ces gens
Le marchand à[4] sa peau devait faire fortune,
Elle garantirait des froids les plus cuisants :
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[5] prisait[6] moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix[7] et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre[8] :
D'intérêts[9] contre l'ours, on n'en dit pas un mot.

---

1. A sa façon. — 2. Intelligences, intrigues avec l'ennemi. — 3. Pressés d'avoir de l'argent. — 4. Avec. — 5. Marchand de moutons dans Rabelais (*Pantagruel*, IV, 8). — 6. Estimait. — 7. *De prix* : du prix. — 8. Le défaire. — 9. Dommages-intérêts.

L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent[1],
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau[2] :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre. —
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

XXI — L'Ane vêtu de la peau du lion.

DE la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu[3],
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe[4] et l'erreur :
Martin[5] fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât[6] les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage[7] cavalier[8]
Fait les trois quarts de leur vaillance[9].

1. Son haleine. — 2. Filet tendu sur le passage du gibier ; ici, supercherie. — 3. *Vertu* . courage. — 4. Fourberie. — 5. Martin-bâton. — 6. Conduisît. — 7. Toute espèce d'apprêts : habillement, équipement. — 8. Apparence cavalière. — 9. De leur valeur.

LIVRE SIXIÈME

I — Le Pâtre et le Lion.

LES fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître ;
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte[1] il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire[2].
C'est par cette raison[3] qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns[4] l'en ont blâmé ;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec[5] renchérit et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le[6] avec Ésope en un sujet semblable :
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet[7] quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte[8],
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre et tend à l'environ
Des lacs[9] à prendre loups, soupçonnant cette engeance[10].
Avant que [11] partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir

1. Fiction. — 2. Peu important, peu utile. — 3. C'est de cette manière. — 4. Quelques-uns. — 5. Babrius (IIe siècle av. J.-C.), dont les fables ont été mises en quatrains au moyen âge : c'est sous cette forme que La Fontaine en a connu quelques-unes. — 6. Prononcez : Voyons l'avec Esope... — 7. Leur intention. — 8. Trouvant que quelques brebis manquaient au compte... — 9. Pièges. — 10. Race. — 11. Avant de.

Le plus gras et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort ;
Le pâtre se tapit et dit, à demi-mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

II — Le Lion et le Chasseur.

UN fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît ; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver[1].
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III — Phébus et Borée.

BORÉE[2] et le soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur

---

1. De s'esquiver. — 2. Le dieu du vent du nord.

Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris[1]
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement[2] pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? — Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais[3], fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras[4] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

---

1. Iris, messagère de Junon ; l'arc-en-ciel est son écharpe. — 2. Divertissement. — 3. Qui n'en est pas responsable ; qui n'y peut rien. — 4. Long manteau boutonné par devant.

IV — Jupiter et le Métayer.

JUPITER eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent
Firent des offres, écoutèrent ;
Ce ne fut pas sans bien tourner[1] :
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant[2] et rude, et l'autre un autre si[3].
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé[4].
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée[5].
Monsieur le receveur[6] fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux.
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

1. Sans faire de nombreuses observations de détail. — 2. Il y aurait des frais, des dépenses. — 3. Objection. — 4. Qu'il en aurait exprimé le désir. — 5. Vendange. — 6. Le receveur des produits et des revenus de la ferme.

V — Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

UN souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière[1],
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude[2],
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair[3]
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'était un cochet[4], dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure[5] aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet[6] est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.

---

1. Qui cherche à s'ouvrir un espace libre pour courir. — 2. D'agitation. — 3. C'est sa crête. — 4. Un petit coq. — 5. *En figure* : par la forme — 6 Cet animal si doux.

L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

VI — Le Renard, le Singe, et les Animaux.

LES animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[1] un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment,
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache[2],
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance[3] ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

---

1. Prison. — 2. Une cachette qui recèle un trésor. — 3. L'argent.

VII — Le Mulet se vantant de sa généalogie.

LE mulet d'un prélat se piquait de noblesse
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse.
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII — Le Vieillard et l'Ane.

UN vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison[1] se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard[2] ;
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

---

1. Nom donné à l'âne à cause de la couleur de son poil. — 2. Paresseux, qui aime à se vautrer sur la paille.

IX — Le Cerf se voyant dans l'eau.

DANS le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet[1] se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans[2].

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
Et le beau souvent nous détruit[3].
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;
Il estime un bois qui lui nuit.

X — Le Lièvre et la Tortue.

RIEN ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt? êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore[4]. —
Sage ou non, je parie encore.

---

1. L'image projetée devant lui. — 2. C'est-à-dire ces cornes magnifiques dont il était si glorieux. — 3. Cause notre perte. — 4. Sorte de renonculacée qui a des propriétés purgatives, mais que les anciens croyaient propre à guérir la folie.

Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être[1] atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[2]
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire[3],
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose :
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison?

XI — L'Ane et ses Maîtres.

L'ANE d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant[4] l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché :
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme

Le XVII[e] siècle mettait indifféremment *prêt à*, *prêt de* ou *près de*. — 2. Aux calendes grecques, c'est-à-dire à un temps qui n'arrivera pas. — 3. Regarde la gageure comme peu glorieuse. — 4. Avant.

Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à[1] mon premier seigneur.
Encor, quand il tournait la tête
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état[2] d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente,
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets[3].
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête
Nous lui romprons encor la tête.

XII — Le Soleil et les Grenouilles.

AUX noces d'un tyran tout le peuple en liesse[4]
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.
Le Soleil, disait il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
Dirent-ils au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine

---

1. Je regrette mon premier maître. — 2. Liste, tableau des personnes qui composent la maison soit d'un roi, soit d'un prince. — 3. Le placet était une demande faite par écrit pour obtenir justice, une grâce ou faveur importante. — 4. *En liesse* : en joie.

Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu, joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII — Le Villageois et le Serpent.

ÉSOPE conte qu'un manant[1],
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de[2] son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
Et, sans considérer quel sera le loyer[3]
D'une action de ce mérite,
Il l'étand le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud
Que l'âme[4] lui revient avecque[5] la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt ;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte[6], sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

---

1. Un paysan. — 2. Autour de. — 3. La récompense, le salaire. — 4. La vie. — 5. Autre forme de *avec*. — 6. On appelait ainsi, dit le Dictionnaire de Furetière, « les animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties, comme la grenouille, les serpents, la vipère. »

XIV — Le Lion malade et le Renard.

DE par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter ;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite
Foi de lion, très bien écrite :
Bon passeport contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en défiance.
Que sa Majesté nous dispense :
Grand merci de son passeport.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

XV — L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

LES injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant[1] au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme[2] brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau
Elle avait évité la perfide machine,

1. Un paysan. — 2. Le miroir.

Lorsque, se rencontrant sous la main[1] de l'oiseau
Elle sent son ongle maline[2].
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même, sous les rêts, demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage?

XVI — Le Cheval et l'Ane.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être[3] à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade;
Tant qu'il vit[4] sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture[5]
Et la peau par-dessus encor.

XVII — Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

CHACUN se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.

---

1. On appelle *main* le pied de quelques oiseaux, comme des perroquets et des oiseaux de fauconnerie (Dict. de l'Académie, 1694). — 2. Pour *maligne* : ongle avait alors un genre indécis. — 3. Avant d'être. — 4. Tant et si bien qu'il vit... — 5. La charge de la voiture.

Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII — Le Chartier embourbé.

LE Phaéton[1] d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste[2] et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde[3],
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement[4] qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit ;

---

1. *Phaéton* : cocher. Phaéton, fils du Soleil, ayant obtenu la permission de conduire pendant un jour le char de son père, faillit embraser l'univers. — 2. Maudir, faire des imprécations. — 3. Le ciel : Hercule aida pendant quelque temps Atlas à soutenir le ciel sur ses épaules. — 4. L'obstacle.

Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet. —
Je l'ai pris. Qu'est ceci? mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

XIX — Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre[1] affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron[2].
Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud ;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé
Et veux qu'il porte la soutane[3].
Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie[4] ;
J'en voudrais faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs ;
Sinon il consentait d'être en place publique,
Guindé[5] la hart[6] au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

---

1. Sur les tréteaux, par exemple en avalant des poisons ou un sabre d'ailleurs inoffensif.
2. Un homme qui dépasse Cicéron en éloquence. — 3. Autrefois non seulement les ecclésiastiques, mais encore tous les membres de l'Université, les médecins portaient la soutane. — 4. Cheval d'Arcadie, âne : l'Arcadie était, chez les anciens, réputée pour fournir de beaux ânes. — 5. *Guindé* : hissé. — 6. *La hart* : la corde.

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique et dont le formulaire[1]
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans[2].

XX — La Discorde.

LA déesse Discorde ayant brouillé les dieux
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme[3],
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non[4], son frère,
Avecque Tien-et-mien son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir ; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait[5] la Paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre

---

1. Recueil de préceptes mis en formule. — 2. Nous devons à la mort un homme sur trois, pendant une période de dix ans. — 3. La pomme proposée par la Discorde à la plus belle des déesses, et que Pâris attribua à Vénus. — 4. Nom tiré des expressions usitées dans les discussions : je soutiens que si, que non. — 5. Précédait.

Qu'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine ;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assignée.

XXI — La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit ; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage ;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce[1].
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin ;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence[2].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps[3] que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autre projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché[4]. Damon[5], vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités,
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux[6] me causera !

---

1. Ses chagrins, son malheur. — 2. On cherche à se rajeunir : la fontaine de Jouvence passait pour rajeunir ceux qui s'y baignaient. — 3. Il va être temps. — 4. Le fabuliste fait allusion au roman de *Psyché*, auquel il travaillait et qui parut en 1669. — 5. Ce pseudonyme désigne quelqu'un de ses amis. — 6. L'époux de Psyché, c'est l'Amour.

TABLE

JEAN DE LA FONTAINE 5
Notice sur la fable de La Fontaine . . . 14
Bibliographie 16
Fables. 19
Épitre dédicatoire. 21
Préface 23
La Vie d'Ésope le Phrygien 27
A Monseigneur le Dauphin 40
Livre premier 41
— deuxième. 62
— troisième. 83
— quatrième 101
— cinquième 126
— sixième 142



Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.

J. DE LA FONTAINE

FABLES

TOME II

J. DE LA FONTAINE

FABLES

Notices et annotations
par Maurice MOREL
Agrégé de l'Université

TOME II



HUIT GRAVURES

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse. — PARIS



LIVRE SEPTIÈME

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties[1] convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay[2], sage Indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman[3]. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un *errata* ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *errata*, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

---

1. Dans les six premiers livres. — 2. Nom du sage brahmane qui intervient dans les apologues indiens, et dont on a fait l'auteur de ces apologues, bien qu'il ne soit qu'un personnage fictif. — 3. Nom sous lequel a été mis un recueil de fables d'Esope, imitées et traduites par les Arabes.

A MADAME DE MONTESPAN[1]

L'APOLOGUE est un don qui vient des immortels ;
        Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
        Nous devons, tous tant que nous sommes,
        Ériger en divinité
Le sage[2] par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme[3] : il rend l'âme attentive,
        Ou plutôt il la tient captive,
        Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe[4], si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez le jeu où mon esprit s'amuse !
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui[5]
        Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
        Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces
Eh ! qui connaît que vous[6] les beautés et les grâces !
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
        Ma muse, en un sujet si doux,
        Voudrait s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
        Et d'un plus grand maître que moi
        Votre louange est le partage[7].
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
Protégez désormais le livre favori[8]
Par qui j'ose espérer une seconde vie ;
        Sous vos seuls auspices ces vers
        Seront jugés, malgré l'envie,
        Dignes des yeux de l'univers.

---

1. Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641, morte en 1707. Sa liaison avec Louis XIV, commencée en 1668, dura jusqu'en 1683. — 2. Esope. — 3. — Un art magique. — 4. Nom de fantaisie donné à madame de Montespan. — 5. S'immortaliser par ses ouvrages, ses écrits. — 6. Qui mieux que vous connaît ! — 7. Ce grand maître est Louis XIV. — 8. Qui est l'objet de votre faveur.

Je ne mérite pas une faveur si grande ;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

I — Les Animaux malades de la peste.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron[1],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant[2] plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents[3],
On fait de pareils dévouements[4].
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

---

1. Fleuve des Enfers. — 2. Par conséquent. — 3. Coups du sort malheureux. — 4. Sacrifice aux dieux des Enfers.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce[1],
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses;
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avais nul droit puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro[2] sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc[3], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer[4] ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable[5],
Les jugements de cour[6] vous rendront blanc ou noir.

---

1. Gens d'une espèce méprisable. — 2. *Crier haro sur quelqu'un* : le dénoncer à l'indignation ou aux représailles de la société. — 3. Instruit : le *clerc* étudiait ou avait étudié pour devenir prêtre. — 4. Sacrifier aux dieux ,— 5. Petit, faible. — 6. Cour de justice.

II — Le mal Marié.

QUE le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent ;
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards,
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir[1], puis encore autre chose.
Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis[2] qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait? —
Assez, dit-elle : mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici,
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux. —
Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux

1. Elle voulait tantôt blanc, tantôt noir. — 2. Nom donné à certaines bergères par la poésie pastorale : employé ici par ironie.

Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !

III — Le Rat qui s'est retiré du monde.

LES Levantins[1] en leur légende[2]
Disent qu'un certain rat, las des soins[3] d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau[4] subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis[5] était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,

---

1. Les peuples de l'Orient. — 2. Recueil de récits traditionnels. — 3. Soucis. — 4. D'un nouveau genre. — 5. Ce nom, forgé par La Fontaine, signifie ville des rats.

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que[1] de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis[2] :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

IV — Le Héron.

UN jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère[3] la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi, des tanches ! dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère[4] ! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon. —
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.

1. Si ce n'est prier. — 2. Moine musulman. — 3. La *commère* est la marraine par rapport au parrain ; le *compère* est le parrain par rapport à la marraine. — 4. Un si pauvre repas.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

V — La Fille.

CERTAINE fille un peu trop fière
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir !
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié : —
Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce[1] !
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela ;
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. — Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâces à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.

---

1. Gens d'une espèce méprisable.

La belle se sut gré de tous ces sentiments ;
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants[1].
Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
Le chagrin vint ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards[2]. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru[3].

VI — Les Souhaits.

IL est au Mogol[4] des follets[5]
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage[6]
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part[7] travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ses gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant[8] la légèreté

---

1. Prétendants. — 2. Puis elle usa de cent sortes de fards. — 3. Grossier et mal fait. — 4. Empire du Grand Mogol. — 5. Lutin familier. — 6. Ensemble des objets qui se trouvaient dans la maison. — 7. De son côté. — 8. Malgré.

A ses pareils si naturelle ;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter ;
Je ne sais pas pour quelle fautes :
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter[1]
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la ; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis ;
Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange[2] et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance[3],
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[4]?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés[5] si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux[6]
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux

1. M'arrêter. — 2. Etrangère. — 3. Argent comptant. — 4. Ces biens. — 5. Soucieux. — 6. Aussi *mal* chanceux.

Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, et qu'il fut sur le point[1],
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII — La Cour du Lion.

SA Majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait naître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture[2]
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière[3], dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[4].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé[5] de faire cette mine.
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colère[6]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :

---

1. Au moment juste de partir. — 2. Une lettre circulaire. — 3. Assemblée solennelle que les rois de France tenaient aux grandes fêtes de l'année. — 4. Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours. — 5. Il se fût trouvé bien de se passer. — 6. La Fontaine n'a fait rimer ce vers avec aucun autre.

Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula[1].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu, dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire[2]
Sans odorat. Bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

VIII — Les Vautours et les Pigeons.

MARS autrefois mit tout l'air en émute[3].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char ; mais le peuple vautour,
Au bec retors[4], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine[5].
C'était plaisir d'observer leurs efforts,
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises

---

1. Quand Drusilla, sœur de Caligula, mourut, celui-ci la mit sur les autels au rang des dieux. Ceux qui regrettaient la mort de sa sœur, il les fit périr, sous prétexte qu'ils insultaient à l'immortalité de la déesse ; ceux qui ne la pleuraient point, il les fit également périr comme n'ayant aucune sensibilité et ne manifestant aucun chagrin de cette mort. — 2. Il ne savait ce qu'il fallait dire. — 3. Licence poétique pour *émeute*. — 4. Crochu, recourbé. — 5. Prométhée, après avoir dérobé le feu du ciel, fut cloué par Héphaistos sur le Caucase, où un vautour venait ronger son foie sans cesse renaissant.

D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent[1].
Ils firent trêve, et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder[2] un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

IX — Le Coche et la Mouche.

DANS un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche[3].
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

1. Le mot, dans l'ancienne langue, avait un sens noble et signifiait : se battre, combattre. — 2. De mettre d'accord. — 3. Voiture publique.

Aussitôt que le char chemine[1],
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille[2] allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin[3],
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires
Et, partout importuns, devraient être chassés.

X — La Laitière et le Pot au lait.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon[4] simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée[5]
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile

---

1. Va régulièrement son train. — 2. Officier supérieur qui rangeait les troupes en bataille suivant les ordres du général. — 3. Souci. — 4. Jupon. — 5. Ajustée.

D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée[1] !
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame[2] de ces biens, quittant d'un œil marri[3]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce[4] en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne[5] ?
Picrochole[6], Pyrrhus[7], la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous,
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi[8] ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean[9] comme devant.

XI — Le Curé et le Mort.

UN mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.

1. De joie. — 2. La maîtresse. — 3. Désolé. — 4. Pièce de théâtre bouffonne. — 5. Former des projets chimériques. — 6. Roi ridiculisé par Rabelais. — 7. Roi d'Epire qui avait rêvé de conquérir toute la terre. — 8. Le shah de Perse. — 9. Un lourdaud, un rustre

Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière.
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons[1],
Et des versets[2] et des répons[3]. —
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes façons ;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart[4] couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
Et des regards semblait lui dire : —
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire[5],
Et tant en autres menus coûts[6].
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez propette[7]
Et sa chambrière Pâquette
Devaient avoir des cotillons[8].
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée.
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart, qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot de lait.

---

1. Petits chapitres de l'Ecriture que l'on récite à matines. — 2. Alinéas de l'un de ces chapitres. — 3. Paroles dites en réponse aux leçons de matines. — 4. Nom tiré de Rabelais. — 5. Il s'agit de cierges brûlés à l'enterrement. — 6. Dépenses. — 7. *Proprette :* proprette. — 8. Jupons.

XII — L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

QUI ne court après la Fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'insconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas? — Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite?
La fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux[1] !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs. —
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète[2] :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare[3],
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre

1. C'était la doctrine des Epicuriens, qui établissaient les dieux dans le repos et l'indifférence absolue. — 2. *Inquiète* : agitée. — 3. Homme avide d'argent.

Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever[1], à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref se trouvant à tout et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci ? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures ;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte[2].
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate[3].
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier !
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol[4] : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter ; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut une leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates[5],

1. Le coucher, le lever du grand roi, réceptions officielles auxquelles assistaient les ministres et les courtisans. — 2. Abuse. — 3. Ville de l'Inde. — 4. Dans l'empire du Grand Mogol. — 5. Dieux du foyer chez les Romains.

Pleure de joie et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil[1],
Il la trouve assise à la porte
De son ami, plongé dans un profond sommeil.

XIII — Les deux Coqs.

DEUX coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie[2], et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux[3] même on vit le Xanthe[4] teint !
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint ;
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent[5] qui porte crête au spectacle accourut,
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage ;
Il aiguisait son bec, battait l'air de ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;

1. Cette détermination. — 2. L'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, par Pâris déchaîna en effet la guerre de Troie.— 3. Vénus et Mars furent blessés par Diomède (*Iliade*, ch. V). — 4. Rivière de la Troade. — 5. La nation.

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

XIV — L'Ingratitude et l'Injustice des hommes envers la Fortune.

UN trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage[1]
D'aucun de ses ballots ; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos[2] et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Acteurs[3], associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
Bref, il plut dans son escarcelle[4] ;
On ne parlait chez lui que par doubles ducats[5] ;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses :
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire? —
Et d'où me viendrait-il que[6] de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,

---

1. Droit que l'on paye pour passer sur un pont, un chemin, etc. — 2. Celle des trois Parques qui coupait le fil de la vie. — 3. Agents d'une maison de commerce pour la vente et l'achat des marchandises en pays étrangers. — 4. On appelait ainsi au moyen âge une grande bourse que l'on portait sur le côté pendue à la ceinture. — 5. Monnaie d'or qui valait cent dix sous. — 6. Sinon de.

Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence[1] en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires ;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage[2],
Lui dit : D'où vient cela? — De la Fortune, hélas ! —
Consolez-vous, dit l'autre, et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil :
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie[3] ;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

XV — Les Devineresses.

C'EST souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire? Il faut qu'il ait son cours.
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse[4] :

---

1. Son défaut de prudence et de prévoyance. — 2. Voyant son train de maison péricliter, diminuer. — 3. Intelligence, adresse. — 4. Nom de la prêtresse de l'oracle de Delphes. Au figuré : femme qui fait métier de prédire l'avenir.

On l'allait consulter sur chaque événement ;
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
Chez la devineuse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait[1] consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats[2],
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans[3] un galetas.
Là, cette femme emplit sa bourse
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
Elle achète un office[4], une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin ;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle[5].
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine[6] ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu[7].
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage[8] aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat[9] et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas ; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

1. Ce qu'elle faisait... — 2. Nom du poids qui exprime la perfection ou l'imperfection du titre de l'or. Vingt-quatre carats est le degré le plus élevé. — 3. Dans. — 4. Une charge civile. — 5. Antre sauvage décrit par Virgile (*Enéide*, VI). — 6. *Devine* : devineresse. — 7. Nom populaire de l'alphabet, à cause de la croix qui précédait la première lettre — 8. L'ameublement. — 9. Assemblée nocturne de sorciers et de sorcières.

L'enseigne fait la chalandise[1].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise[2]
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi[3].

XVI — Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

DU palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates[4], un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats[5] du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi[6]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume[7] et l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.

---

1. Grand nombre de clients. — 2. Un homme qui avait mis une robe pour une autre. — 3. Je ne pourrai vous répondre, car moi non plus, je n'en sais rien. — 4. Dieux du foyer chez les Latins. — 5. Les ennemis des belettes. — 6. En a fait concession. — 7. Ce mot désignait la législation introduite dans certaines provinces par l'usage seul : la *coutume* de Bourgogne.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier avantage,
Rapportons-nous[1], dit-elle, à Raminagrobis[2].
C'était un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite[3],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud[4] leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant[5] aux rois.

XVII — La Tête et la Queue du Serpent.

LE serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?

---

1. Soumettons notre cas. — 2. Nom comique : Rabelais l'a appliqué à un vieux poète (*Pantagruel*, liv. III, ch. XXI). — 3. Faire la chatte *mite*, c'est faire la chatte *douce*, faire l'hypocrite. — 4. Autre nom comique tiré de Rabelais — 5. Quand ils s'en rapportent.

Je suis son humble servante[1].
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[2].
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors ; et la guide[3] nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur !

XVIII — Un Animal dans la Lune.

PENDANT qu'un philosophe[4] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[5] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,

1. Formule ironique par laquelle on prend congé de quelqu'un : pardon, je me retire. — 2. Erreur d'histoire naturelle. — 3. Ce mot s'employait alors avec les deux genres. — 4. Démocrite. — 5. Epicure.

Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que[1] l'œil de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur[2] l'angle et les côtés ma main la[3] détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon[4] oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet[5]?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet? Le monarque accourut :

1. Que serait-il, si ce n'est. — 2. *Sur* : d'après. — 3. *La*, c'est-à-dire la distance. — 4. *Ni mon* : ni avec mon. — 5. *Objet* : apparence, ce que j'ai devant mes yeux.

Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres ;
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les Français
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire[1]
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui[2].
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle[3],
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts?

---

1. Les Muses. — 2. En 1674, Charles II, roi d'Angleterre, avait dû, sous la pression du parlement, conclure séparément la paix avec la Hollande. — 3. Ce même prince était devenu l'arbitre des négociations qui se terminèrent par le traité de paix de Nimègue en 1679.



LIVRE HUITIÈME

I — La Mort et le Mourant.

LA Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure[1],
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé[2]? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu[3] ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle ! —
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ! Trouve-moi dans Paris

1. Tout de suite. — 2. A l'improviste. — 3. Un arrière-petit-fils.



...... SON VAINQUEUR SUR LES TOITS
S'ALLA PERCHER ET CHANTER SA VICTOIRE.
UN VAUTOUR ENTENDIT SA VOIX (P. 23).


L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS . Fable CLII .

. . . . LE FIDÈLE ÉMOUCHEUR
VOUS EMPOIGNE UN PAVÉ, LE LANCE AVEC RAIDEUR,
CASSE LA TÊTE A L'HOMME EN ÉCRASANT LA MOUCHE (P. 44).

Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu[1], te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu[2], ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits[3], le sentiment,
Quand tout faillit[4] en toi? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades ;
Qu'est-ce que tout cela qu'un avertissement[5]?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II — Le Savetier et le Financier.

UN savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages[6],
Plus content qu'aucun des sept sages.

---

1. Ce dis-tu : tu dis cela. — 2. Etabli. — 3. Ce sont les corps subtils qui, selon la théorie cartésienne, portent la vie, le sentiment dans toutes les parties de l'être. — 4. Fit défaut. — 5. Qu'est-ce, sinon... — 6. Groupe de notes que l'artiste ajoute au chant pour l'orner et agrémenter les phrases musicales.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard[1] savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre ; il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté[2],
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre[3]
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment[4] qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,

1. Gai. — 2. Franchise naturelle. 3. *Enserrer* : enfermer. — 4. Dès le moment où.

Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

III — Le Lion, le Loup et le Renard.

UN lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus[1].
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts[2].
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube[3], au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure[4]
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

---

1. C'est une illusion, un tort. — 2. Il en est qui représentent les méthodes les plus diverses. — 3. Médit. — 4. Tout de suite.

Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[1] ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

IV. — Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON[2]

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les ; ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis[3],
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,

1. Mot créé par La Foutaine. — 2. Ambassadeur du roi de France en Angleterre, ami du poète. — 3. Jacques II favorisait la France, mais le parlement d'Angleterre était opposé à cette politique.

Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[1],
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus[2]
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;
Le vent emporta tout, personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles[3],
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter :
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe[4] fait?

---

1. C'est-à-dire empêcher l'alliance de l'Angleterre avec les ennemis coalisés de la France. — 2. Sur les éloges qui vous sont dus, de l'aveu même des envieux. — 3. Le peuple. — 4. Roi de Macédoine, ennemi d'Athènes.

A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'âne[1] m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

V — L'Homme et la Puce.

PAR des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment[2] les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer[3] l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens[4].

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devais[5] bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger !
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI — Les Femmes et le Secret.

RIEN ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

1. Perrault ne versifia Peau d'âne qu'en 1694, mais la matière de ce conte de fée était connue depuis longtemps. — 2. Sans cesse. — 3. Agiter, préoccuper. — 4. Dans la guerre de Troie, Homère a partagé les dieux en deux camps : les uns favorables aux Grecs, les autres aux Troyens. — 5. Tu aurais bien dû.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf? — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose et promit ses grands dieux de se taire ;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère[1], dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur[2] s'en retourne chez elle.
L'autre grille[3] déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

VII — Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître.

NOUS n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celles de l'or :

1. Camarade, amie. — 2. Mot créé par La Fontaine. — 3. *Grille* : désire vivement.

Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance[1] au logis
S'était fait un collier du dîner de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un mets exquis ;
Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné[2],
Un mâtin passe et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs ; mon lopin[3] me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille[4],
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins[5], prévôt des marchands[6],
Tout fait sa main[7] : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passetemps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles[8].
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.

---

1. Nourriture. — 2. Arrangé, paré. — 3. Part d'une chose. — 4. Troupe de chiens (sens propre du terme). — 5. Magistrats municipaux de l'ancien régime. — 6. Magistrat chargé de la police du commerce. — 7. Pille. — 8. Monnaie qui valait dix francs.

Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

VIII — Le Rieur et les Poissons.

ON cherche les rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite[1].
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier et n'avait en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille[2],
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes[3] parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informait donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

---

1. Cet art demande, plus que tout autre, à être exercé à la perfection. — 2. Par réciprocité. — 3. L'Amérique

IX — Le Rat et l'Huître.

UN rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares[1] paternels un jour se trouva soûl[2].
Il laisse là le champ, le grain et la javelle[3],
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case[4] :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certan canton[5] où Téthys[6] sur la rive
Avait laissé mainte huître ; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts ; mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister[7] le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs ;
N'étant point de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui baille :
Qu'aperçois-je, dit-il ; c'est quelque victuaille !
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère[8], ou jamais.
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs[9] ; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement

---

1. Dieux du foyer paternel. — 2. Rebuté. — 3. Se dit des poignées de céréales coupées qui demeurent couchées sur le sillon jusqu'à ce qu'on les lie. — 4. Petite maison — 5. Coin de pays. — 6. Déesse de la mer. — 7. Maître d'école. — 8. Bon repas. — 9 .Nœuds coulants.

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement :
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

X — L'Ours et l'Amateur des jardins.

CERTAIN ours montagnard, ours à demi léché[1],
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[2], vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait ;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part[3].
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore[4],
Il l'était de Pomone[5] encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas[6] surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver[7]? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire

---

1. Grossier : expression proverbiale tirée de la croyance populaire, d'après laquelle l'ourse lèche ses petits pour façonner leur corps — 2. Bellérophon, le vainqueur de la Chimère, tua involontairement son frère, et cet accident le jeta dans une mélancolie si profonde que la mort seule le guérit. — 3. De son côté. — 4. Déesse des fleurs. — 5. Déesse des fruits. — 6. Hasard. — 7. Se dérober.

Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t-en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte, et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit, vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur[1] ; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
Je l'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage[2] ennemi.

XI — Les deux Amis.

DEUX vrais amis vivaient au Monomotapa[3] ;
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait[4] au sommeil
Et mettait à profit l'absence du soleil,

1. Mot tiré par La Fontaine du verbe émoucher, qui signifie : chasser les mouches. — 2. Un ennemi judicieux. — 3. Pays de l'Afrique australe. — 4. Se livrait à.

Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée[1] avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il[2] ne fût vrai ; je suis vite accouru ;
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII — Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

UNE chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton[3] n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin[4].
Dom[5] pourceau criait en chemin

---

1. Fils du Sommeil et dieu des Songes. — 2. Que cela ne fût vrai. — 3. Vieux mot, pour charretier. — 4. Bouffon du charlatan Mondor. Tabarin avait ses tréteaux sur la place du Pont-Neuf. — 5. Titre d'honneur usité dans certains ordres religieux, et en particulier chez les religieux bénédictins.

Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi[1]?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. — Il est sot,
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi, du haut de son gosier[2] ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut simplement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil[3] personnage :
Mais que lui servait-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII — Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[4]

J'AVAIS Ésope quitté
Pour être tout à Boccace[5] ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire : Non,

---

1. Tranquille. — 2. Du haut de son gosier ou du haut de sa tête, c'est pousser des cris aigus. — 3. Perspicace. — 4. Nièce de La Rochefoucauld, l'auteur célèbre des *Maximes*. — 5. Il l'imitait en écrivant ses contes.

Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout[1] ;
Comment le pourrait-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent point toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose[2] ;
Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante[3] :
Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom? —
L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
A quoi[4] je le pourrai connaître : que sent-on? —
Des peines près de qui[5] le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.

1. *Le haut bout* : la place la plus honorable. — 2. Commentaire. — 3. Personnages d'églogues. — 4. Auxquelles. — 5. Auprès desquelles.

Se mire-t-on près un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire,
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte ;
Et qui font le marché[1] d'autrui.

XIV — Les Obsèques de la Lionne.

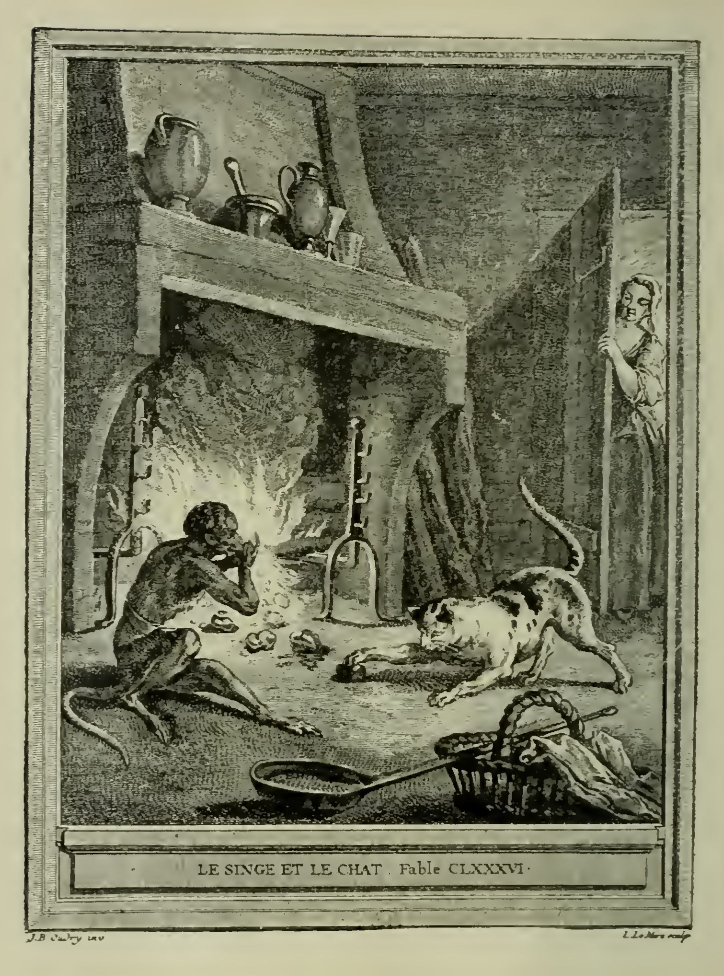
LA femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province[2]
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts[3] y seraient
Pour régler la cérémonie
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.

---

1. Les affaires d'autrui. — 2. Pays gouverné, gouvernement. — 3. Officiers de la maison du roi.



SOUS UN CHÊNE AUSSITOT IL VA PRENDRE SON SOMME,
UN GLAND TOMBE, LE NEZ DU DORMEUR EN PATIT (P. 74).



RATON, AVEC SA PATTE
TIRE UN MARRON, PUIS DEUX, ET PUIS TROIS EN ESCROQUE;
ET CEPENDANT BERTRAND LES CROQUE (P. 88).

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon[1], peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon[2],
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis[3] pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ! Venez, loups,
Vengez la reine ; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:

1. Sorte de lézard, qui sous l'effet de causes accidentelles change de couleurs. Cette singulière propriété a fait donner le nom de caméléons aux personnes changeant de sentiments selon les circonstances. — 2. Dans les *Proverbes*, ch. xx. — 3. Tu n'accompagnes pas de ta propre voix.

Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

XV — Le Rat et l'Éléphant.

SE croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage[1],
Qui marchait à gros équipage[2].
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille[3], et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain[4] moins que les éléphants.
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

---

1. De haut rang, de haute noblesse. — 2. L'*équipage*, c'est tout ce qui compose le train de maison. — 3. Sa nourrice. — 4. *Grain* : mesure de poids très petite.

XVI — L'Horoscope.

ON rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée[1]
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture[2]
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet[3], ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons[4] d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales défenses,
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre

---

1. Race, postérité. — 2. Pour *progéniture*. — 3. Agité. — 4. Transports, mouvements passionnés.

Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme[1] ; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape[2] en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète[3] Eschyle[4].
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte ;
Mais je l'en justifie et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture[5]
De lieux, de personnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète,
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter[6] le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence[7]
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?

---

1. Jusqu'aux principes mêmes de la vie. — 2. Dieu de la médecine. — 3. Le mot ne compte que pour une syllabe. — 4. Poète tragique, né vers 525 avant l'ère chrétienne. — 5. Rencontre fortuite : *conjonction*, deux vers plus loin, est un terme d'astronomie qui s'applique à la rencontre apparente de deux astres dans la même partie du Zodiaque. — 6. Planète. — 7. Sorte d'écoulement matériel qu'on supposait descendre des astres sur les corps terrestres.

Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'État où nous voyons l'Europe[1]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point[2] et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie[3]
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus[4] que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont les effets du hasard.

XVII — L'Ane et le Chien.

IL se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays[5], accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardon pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,

---

1. L'Europe presque tout entière était en guerre contre la France. — 2. Lieu précis où se trouve un astre au moment de l'observation. — 3. Dont la suite est discontinue. — 4. Obscurs, de sens incertain. — 5. De pays en pays.

Rarement un festin demeure[1].
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse ; mot[2] : le roussin d'Arcadie[3]
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois et s'en vint : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux m'en croire,
Tu l'étendras tout plat[4]. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

XVIII — Le Bassa et le Marchand.

UN marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa[5] l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support[6] en commun.

---

1. Demeure inachevé. — 2. Pas un mot. — 3. Un *roussin*, c'est un cheval; mais l'Arcadie était le pays des ânes. Un roussin d'Arcadie est donc un âne. — 4. Tout à plat, sur le sol. — 5. Bacha ou pacha : gouverneur de province en Turquie. — 6. Appui, protection.

Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage,
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant[1], les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder ; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre[2] ; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop homme de bien ;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage[3].
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau[4]
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage[5],
Aurait deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.

1. Les devançant, en se vengeant d'eux le premier. — 2. Alexandre but la potion que lui présenta son médecin Philippe, alors même qu'il venait de recevoir une lettre lui donnant avis que celui-ci tenterait de l'empoisonner. — 3. Breuvage a ici le sens de poison. — 4. Bel et bien. — 5. Economie domestique.

Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille[1].
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.
Ceci montre aux provinces[2]
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi[3]
S'abandonner à quelque puissant roi
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX — L'Avantage de la science.

ENTRE deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile[4] ;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable[5] ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[6]?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[7],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire[8]
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire

---

1. Troupe de chiens (sens propre). — 2. Pays gouvernés par un prince. — 3. Mieux vaut s'abandonner en bonne foi. — 4. Instruit, savant. — 5. Important. — 6. Sans cesse. — 7. Au troisième étage. — 8. N'a nul besoin.

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! Notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

XX — Jupiter et les Tonnerres.

JUPITER, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons[1] de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en Mercure, aux enfers,
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois !
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

---

1. Coins, régions.

Le dieu[1] dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas[2].
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide[3].
Il la renvoie ; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrasa que l'enceinte[4]
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuages[5]
Jura le Styx et promit
De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit ;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux[6] :
L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours

1. Mercure. — 2. Des enfers. — 3. Nom grec donné aux Furies. — 4. L'espace renfermé dans l'enceinte... — 5. Jupiter. — 6. Flèche d'arbalète, dont la pointe était quadrangulaire.

L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

XXI — Le Faucon et le Chapon.

UNE traîtresse bien souvent nous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle[1].
Un citoyen du Mans[2], chapon de son métier,
Était sommé de comparaître
Par-devant les lares[3] du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit ! Mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissait les gens crier.
Serviteur[4], disait-il ; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille[5],
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?

---

1. Allusion au proverbe : Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle. Jean II, duc de Montmorency, fit sommer jadis son fils Jean de Nivelle de servir le roi Louis XI contre le duc de Bourgogne. Mais Jean de Nivelle refusa de suivre ses ordres. Le père, furieux, le traita de chien, et le mot lui resta. — 2. La ville du Mans est renommée pour ses poulardes et ses chapons. — 3. Dieux du foyer. — 4. Formule par laquelle on prend congé de quelqu'un. — 5. Personnes méprisables.

Il t'attend : es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau[1]?
Laisse-moi fuir ; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

XXII — Le Chat et le Rat.

QUATRE animaux divers, le chat grippe-fromage[2],
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient[3] le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie,
Il voyait dans les lacs[4] son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit[5] ;
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,

---

1. Sifflet de l'oiseleur, avec lequel il imite le cri de l'oiseau, pour l'attirer. Par extension, piège.— 2. Mot composé tiré du verbe *gripper*, qui signifie : attraper, ravir d'un mouvement subtil, comme avec des griffes. — 3. Habitaient dans. — 4. Nœuds coulants.— 5. Habituelles envers moi.

Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre[1] ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette[2] ;
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi, ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte[3] et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin[4]
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?
S'assure-t-on[5] sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

XXIII — Le Torrent et la Rivière.

AVEC grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas[6] ;

1. Délier, dénouer. — 2. La Fontaine, par erreur, désigne ainsi le hibou. — 3. En éveil. — 4. Souci, méfiance. — 5. Est-on sûr de...? — 6. *Ses pas* : son cours

Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante ;
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire[1] :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves[2] que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV — L'Éducation.

LARIDON et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient[3], l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;
Mais la diverse nourriture[4]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
Et l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon[5].
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,

---

1. C'est l'onde du Styx, fleuve des Enfers. — 2. Les autres fleuves des Enfers, l'Achéron, le Léthé, etc. — 3. Habitaient. — 4. Education différente. — 5. Nom burlesque tiré d'un mot latin signifiant lard.

Mis maint cerf aux abois, maint sanglier[1] abattu,
Fut le premier César que la gent[2] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance[3].
Tourne-broches[4] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

XXV — Les deux Chiens et l'Ane mort.

LES vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment[5] placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais (froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf. un cheval? —
Eh ! qu'importe quel animal?

---

1. Ce mot compte pour deux syllabes. — 2. Race. — 3. Vilaine race. — 4. Chiens dressés à faire tourner la roue d'un tourne-broche. — 5. A un très haut degré de perfection.

Dit l'un[1] de ces mâtins ; voilà toujours curée[2].
Le point[3] est de l'avoir : car le trajet est grand ;
Et de plus il nous faut nager contre le vent[4].
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant[5] pour acquérir des biens ou de la gloire !
Si j'arrondissais mes États !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats[6]!
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem[7] bout à bout ne pourraient
Mettre à fin[8] ce qu'un seul désire.

XXVI — Démocrite et les Abdéritains.

QUE j'ai toujours haï les pensers[9] du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux[10] entre la chose[11] et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure[12] en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ?
Aucun n'est prophète chez soi.

. L'un des deux, c'est-à-dire, en réalité, le deuxième chien. — 2. Part de la bête qu'on jette aux chiens. Par extension, régal. — 3. L'essentiel. — 4. En ayant le vent contre nous. — 5. S'excédant. — 6. Pièce de monnaie d'or ou d'argent. — 7. Patriarche qui, d'après la Genèse, aurait vécu neuf cent soixante-neuf ans. — 8. Venir à bout de. — 9. Pour *pensées*. L'infinitif substantif est plus poétique. — 10. Des idées fausses. — 11. *La chose* : la réalité. — 12. Démocrite, né à Abdère, ville de Thrace, sur les côtes de la mer Egée.

Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate[1] et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disaient-ils[2] en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite ;
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis[3].
Non content de ce songe, il y joint les atomes[4],
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats[5] :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes[6] d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché[7] selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager[8] du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit

1. Célèbre médecin. — 2. Les Abdéritains. — 3. Infinis en nombre : Démocrite pensait que peut-être les mondes sont infinis et qu'ils se ressemblent tous. — 4. Eléments primordiaux des choses. — 5. Mettre fin aux débats. — 6. Les sinuosités du cerveau. — 7. Absorbé. — 8. Econome.

Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu
Que sa voix est la voix de Dieu?

XXVII — Le Loup et le Chasseur.

FUREUR d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point[1] tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je enfin sans cesse en cet ouvrage !
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain. —
Eh ! mon ami, la mort peut te prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas[2] un daim.
Un faon[3] de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon ;
Tout modeste[4] chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier[5], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure[6] au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
Surcroît chétif aux autres bêtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.

---

1. Comme une chose infinitésimale, presque rien. — 2. Mis à bas, tué. — 3. « Le petit d'une biche, d'une chevrette ou d'une daine (Richelet). » — 4. Modéré dans ses désirs. — 5. Le mot compte pour deux syllabes. — 6. Qui lui échappait, comme le fil glisse des mains.

Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[1], meurt vengé sur son corps,
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux ;
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux[2] :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend et fait de[3] la sagette[4]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice[5].

---

1. Le déchire avec ses défenses. — 2. Digne de pitié. — 3. Avec. — 4. *Sagette*, flèche. — 5. Cupidité.



LIVRE NEUVIÈME

I — Le Dépositaire infidèle.

GRACE aux Filles de Mémoire[1],
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux[2],
Parle au chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte impudente pécore[3] ;
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement [4]
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe

---

1. Les Muses. — 2. *Langue des dieux* : les vers. — 3. Sotte personne. — 4. En quelque façon.

Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce[1],
Mit en dépôt un cent de fer[2] un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour. —
Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui ; que dis-je? hélas ! je ne l'ai plus !
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin[3] eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige

1. Entendez : un trafiquant, s'en-allant en commerce, mit en dépôt chez son voisin... — 2. Cent livres. — 3. En cas de besoin.

D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand
Qui lui rendit sa géniture[1].

Même dispute avint[2] entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope :
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

II — Les deux Pigeons.

DEUX pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[3].
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai[4] plus que rencontre funeste,

1. Sa progéniture. — 2. Pour *advint*. — 3. Vos sentiments. — 4. Je ne verrai dans mes songes.

Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète[1]
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint[2] :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu[3],
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs[4]
Les menteurs et traîtres appas[5].
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier[6], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,

1. Inconstante. — 2. Pour *advint*. — 3. Saisi de froid. — 4. Nœuds coulants, piège — 5. Phrase obscure, qui semble signifier : ce blé était un appât sous lequel se cachait un lacs. — 6. Le saisir avec ses serres. Terme de fauconnerie. D'après le *Dictionnaire des chasses* de Langlois, « *lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres » lorsque, après l'avoir assommée, « il la lie de ses serres et la tient à terre ».

Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boîteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal[1], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois[2] aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère[3],
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

III — Le Singe et le Léopard.

LE singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient[4] chacun à part.

---

1. Tant bien que mal. — 2. Une certaine fois. — 3. Vénus, la déesse de l'île de Cythère. — 4. Ils avaient mis, chacun devant leur baraque, une affiche.

L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée[1], et mouchetée[2]!
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce ;
Venez, messieurs, je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand[3],
Singe du pape en son vivant[4],
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux[5], exprès pour vous parler,
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller[6],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs[7].
Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

IV — Le Gland et la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[8].
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :

---

1. Marquée de petites raies. — 2. Marquée de mouchetures. — 3. Nom propre d'homme donné à un singe. — 4. Le singe Bertrand fut de son vivant le singe du pape. — 5. Vu l'importance et la pompe de son train et de son équipage... — 6. *Baller* : danser. — 7. Le blanc valait cinq deniers : douze deniers valaient un sou. Six blancs, c'était donc deux sous et demi. — 8. Je la trouve.

A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo[1], que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo[2]
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme,
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde[3]?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute[4] il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

V — L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.

CERTAIN enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin dérobait, ce dit-on,

---

1. Ce nom est dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. — 2. Il se parle à la troisième personne comme à un personnage d'importance. — 3. *Gourde* : courge, la citrouille entière. — 4. Sans aucun doute.

Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone[1]
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut,
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore[2].
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance[3] :
Même il ébranchait[4] l'arbre et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce[5],
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite[6] :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance[7]
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place et qui n'ont point de fin,
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

VI — Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

UN bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

---

1. Déesse des fruits. — 2. Déesse des fleurs. — 3. La fertilité de l'année. — 4. Il brisait les branches. — 5. De son propre mouvement, sans y être invité. — 6. Mal formée. — 7. Vilaine espèce de personnes.

Il sera dieu ; même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre.

L'artisan[1] exprima si bien
Le caractère de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image
Qu'on le vit frémir le premier
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète[2] autrefois s'en dut guère[3],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion[4] devint l'amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

---

1. L'artiste. — 2. Ce mot compte ici pour une syllabe. — 3. Ne le céda pas. — 4. Statuaire devenu amoureux d'une statue de Galatée qu'il avait faite : à sa prière, Vénus anima la statue et en fit une femme qu'il épousa.

VII — La Souris métamorphosée en Fille.

UNE souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin[1] le fit ; je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée[2].
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore[3] chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté[4].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous. —
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre. —
Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
Je vous conseille de le prendre. —
Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas ! non, car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée[5].
Le bramin fâché s'écria :
O vent donc, puisque vent y a,

1. Prêtre de Brahma. — 2. Sa manière de raisonner. — 3. Philosophe grec. — 4. Plus encore que Pâris ne fit pour Hélène. — 5. Dieu du vent.

Viens dans les bras de notre belle !
Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf[1] passant à celui-là,
Il le renvoie et dit : J'aurais une querelle
Avec le rat ; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la damoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat ! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable,
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay[2] jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même,
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe ;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe[3] seulement,
L'une s'élève et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

---

1. La balle dont on se sert au jeu de paume. — 2. Personnage fictif auquel La Fontaine attribue certaines fables. — 3. Uniquement selon la différence des organes (des corps).

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles,
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII — Le Fou qui vend la sagesse.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent[1] toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse : et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyait force grimace ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il?
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés et qui voudraient bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

1. Dirigent... contre les fripons.

La longueur de ce fil ; sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la sagesse.

IX — L'Huître et les Plaideurs.

UN jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser[1] la proie ;
L'autre le pousse et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire. —
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci. —
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie. —
Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin[2] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge[3],
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[4].

X — Le Loup et le Chien maigre.

AUTREFOIS Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[5].

---

1. *Amasser* : ramasser. — 2. Nom donné par Rabelais à un homme de justice. — 3. *Gruger* : manger. — 4. Ne leur laisse rien. — 5. Livre V, fable 3.

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure[1],
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançais lors de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà[2] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;
Mais le drôle était au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi,
Nous serons tout à l'heure[3] à toi.
Ce portier du logis était un chien énorme
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur[4] au portier,
Dit-il ; et de courir. Il était fort agile ;
Mais il n'était pas fort habile ;
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

XI — Rien de trop.

JE ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament[5]
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.

---

1. Dans l'espoir de gros bénéfices. — 2. Certes. — 3. Tout de suite. — 4. Formule par laquelle on prend congé de quelqu'un. — 5. Mesure.

Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent, épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
En poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout et tout broutèrent,
Tant[1] que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point.

XII — Le Cierge.

C'EST du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette[2] et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie,
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;

1. A tel point que... — 2. Montagne de l'Attique.

Et, nouvel Empédocle[1] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

XIII — Jupiter et le Passager.

OH ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?
Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans[2].
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin[3], dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or[4],
Bien comptés, et d'un tel trésor[5].

---

1. « Philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule. » (Note de La Fontaine.) — 2. A Jupiter. — 3. Surnom familier que La Fontaine donne au roi des dieux. — 4. Une somme énorme, un million. — 5. De tel trésor qu'il leur décrivit.

On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

XIV — Le Chat et le Renard.

LE chat et le renard, comme beaux petits saints[1],
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs[2], deux archipatelins[3],
Deux francs patte-velus[4], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac[5],
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non[6], tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise[7].
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut[8].

---

1. Hypocrites qui prennent des airs dévots. — 2. Mot que la pièce de Molière (1664) avait fourni à notre langue. — 3. Fourbes entre les fourbes : Patelin est le héros de la farce bien connue ; archi est une espèce de superlatif. — 4. Proprement : qui a du poil aux pattes, par suite, doucereux, hypocrite. — 5. Sac à deux poches. — 6. Expression tirée du langage de ceux qui discutent : je dis que si, je dis que non. — 7. Dispute bruyante. — 8. Nom de chien. Ses confrères sont des chiens de chasse.

Partout il tenta des asiles ;
Et ce fut partout sans succès ;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

XV — Le Mari, la Femme et le Voleur.

UN mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire
Déifiant[1] le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois ; c'était un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me serait inconnu ! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance[2] ;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.

---

1. Rendant heureux comme un dieu. — 2. A ton gré.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte ;
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

XVI — Le Trésor et les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable[1] en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit[2] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant[3] à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive et trouve son argent
Absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai[4],
Ou de corde je manquerai.

---

1. Un charlatan prétendait montrer le diable. Déployant une grande bourse, il disait au public : « Regardez, y a-t-il rien? — Non, répondait le plus proche. — Eh bien, c'est le diable d'ouvrir sa bourse et de ne trouver rien dedans. » — 2. Ne convient pas. — 3. Gai compagnon. — 4. Je ferai ainsi.

Le lacs[1] était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau[2].
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc[3] que la fortune fit?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

XVII — Le Singe et le Chat.

BERTRAND avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat :
Ils n'y[4] craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres[5] fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire :
Nos galants[6] y voyaient double profit à faire ;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu.

---

1. Nœud coulant, lacet. — 2. Bel et bien — 3. Echange. — 4. Quant à faire le mal. — 5. Titre ironique. — 6. Rusés.

Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant[1] Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

XVIII — Le Milan et le Rossignol.

APRÈS que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps[2] lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie[3]. —
Qui, Térée? est-ce un mets propre pour les milans? —
Non pas ; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeûn,
Tu me viens parler de musique ! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

---

1. Pendant ce temps. — 2. Le rossignol. — 3. Térée, roi de Thrace, conçut pour sa belle-sœur Philomèle une passion criminelle. — *Envie* a ici le sens de « passion »

XIX — Le Berger et son Troupeau.

QUOI ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin[1]!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendait[2] le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot[3] eut fini cette oraison funèbre
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme[4].
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Discours à Madame de La Sablière.

IRIS[5], je vous louerais ; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;

---

1. Nom de mouton. — 2. Comprenait. — 3. Nom de berger. — 4. *Terme* : borne. — 5 La Fontaine appelait ainsi dans ses poésies Mme de La Sablière (1630-1693).

En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent[1] ce point :
Propos, agréables commerces[2],
Où le hasard fournit cent matières diverses ;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Ouï parler? Ils[3] disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde,
La première y meut la seconde ;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.

1. Font compensation. — 2. Relations. — 3. Les cartésiens.

Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que[1] Descartes[2] l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur[3] tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science[4],
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur la pensée.
Descartes va plus loin et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi. Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie[5],
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

---

1. Voici la façon dont... — 2. Philosophe (1596-1650).— 3. Seul de tous. — 4. De science certaine. — 5. *Brouiller la voie* : tenter de donner le change aux chiens.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille[1],
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord, il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court et tient haut le bâton[2].
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit.
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;

---

1. *Pille* : se jette sur elle. — 2. L'insigne du commandement.

Son nom seul est un mur à[1] l'empire ottoman :
C'est le roi polonais[2]. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux[3] entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière[4].
Ces animaux, dit-il, sont germains[5] du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis[6], et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure[7],
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle ;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement[8].
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.

1. Contre. — 2. Sobieski, roi de Pologne, avait passé à Paris et fréquenté le salon de Mme de La Sablière. — 3. D'après Furetière, ce sont des boulaks ; ces animaux se divisent en deux espèces, les uns ressemblent aux blaireaux, les autres aux renards.— 4. La cause, le sujet. — 5. Frères. — 6. Troupes d'éclaireurs. — 7. Descartes. — 8. Un même effet

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui, là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître renard,
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit !
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais[1] un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement ;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort.
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point[2] sans en être pressé ;
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

---

1. Je rendrais subtil, délié. — 2. Un point de l'étendue.

LIVRE DIXIÈME

I — L'Homme et la Couleuvre.

UN homme vit une couleuvre[1] :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même, tu te fais ton procès; je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en[2]. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. C'était chose facile[3] :

---

1. Au XVII[e] siècle, nom générique des serpents, venimeux ou non. — 2. A quelqu'un que nous prendrons pour juge. — 3. Selon la vache.

Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe ; s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé[1] tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents,
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire

1. Réfléchi longuement sur la chose, sur cette affaire.

Un rustre l'abattait : c'était là son loyer[1].
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De[2] son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

II — La Tortue et les deux Canards.

UNE tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir du pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse[3] en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine[4].

---

1. Sa récompense. — 2. *De* : par l'effet de. — 3. Le héros de l'*Odyssée*. — 4. La voyageuse.

Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues. —
La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion[1] de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d'un lignage[2].

III — Les Poissons et le Cormoran.

IL n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux[3],
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;

---

1. Son bavardage intempestif. — 2. Enfants issus d'une même lignée ou race. — 3. Petits rets, petits filets.

Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute[1],
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Etes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire? —
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous? —
N'en soyez point en soin[2] : je vous porterai tous
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre ;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
Me paraît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

IV — L'Enfouisseur et son Compère.

UN pince-maille[3] avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance[4].
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,

1. Pour émeute. — 2. En peine. — 3. Un avare : la maille valait la moitié du denier. — 4. Argent.

Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire ;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron. —
Le larron? Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire,
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire :
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère[1],
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or ;
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé ; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage[2],
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

V — Le Loup et les Bergers.

UN loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,

---

1. Camarade. — 2. L'argent remis en gage.

Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte[1],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau[2] qui ne fasse
Contre nous tels bans[3] publier :
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux[4],
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie[5].
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent[6] : voilà ses gardiens
S'en repaissant, eux et leurs chiens ;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule !
Non, par tous les dieux ! non ; je serais ridicule :
Thibaut l'agnelet[7] passera,
Sans qu'à la broche je le mette,
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux ; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or[8] autant que nous pourrons.
Ils n'auront ni croc ni marmite !
Bergers ! bergers, le loup n'a tort

---

1. Vers 961 le roi Edgar remplaça le tribut d'argent par un tribut de trois cents têtes de loups. — 2. Gentilhomme de campagne. — 3. Le *ban* était une publication, faite au son de la trompette ou du tambour, des ordres d'un chef. — 4. Qui a la rogne, la gale. — 5. Sur lequel j'aurai satisfait l'envie de le manger. — 6. Nation. — 7. Le petit agneau qu'on nomme Thibaut. — 8. C'est-à-dire aux fruits que donne la terre.

Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

VI — L'Araignée et l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas[1], jadis mon ennemie[2],
Entends ma plainte une fois en ta vie !
Progné[3] me vient enlever les morceaux ;
Caracolant[4], frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendait enlacer[5] tout insecte volant.
La sœur de Philomèle[6], attentive à sa proie,
Malgré le bestion[7], happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie[8],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne[9] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

---

1. Vulcain fendit le crâne de Jupiter, et Pallas en sortit tout armée. — 2. Arachné, habile ouvrière, défia Pallas, qui la métamorphosa en araignée. — 3. L'hirondelle. — 4. *Caracoler* se dit d'un cheval qui exécute des demi-voltes à droite et à gauche. Ici : voler çà et là. — 5. Prendre dans ses lacs. — 6. Progné, c'est-à-dire l'hirondelle. — 7. Petite bête. — 8. Jouissance. — 9. Vieux mot pour *araignée*.

VII — La Perdrix et les Coqs.

PARMI de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise[1] et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie[2].
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles[3],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

VIII — Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'AI-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles... !
Ainsi criait Mouflar, jeune dogue ; et les gens,

---

1. En dispute. — 2. Endroit d'une ferme où l'on met les bestiaux, la basse-cour, ou l'on fait la lessive, etc. — 3. Filets soutenus par des cercles pour la chasse des perdrix.

Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre[1] :
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin[2] ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

IX — Le Berger et le Roi.

DEUX démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un amour, et l'autre, ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferai bien voir ; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps[3], rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes ;
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance[4] à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins[5], le loup et puis c'est tout,

1. Accident fâcheux. — 2. Collier de fer à mailles. — 3. En bon état. — 4. Attribut de Thémis, déesse de la justice. — 5. Gros chien de berger ou de basse-cour.

Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :
Bref il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois :
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami, craignez tout. L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure.
Quand un passant cria : Que tenez-vous? ô dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous (dis-je !
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras. —
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh ! que me saurait-il arriver que[1] la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet ; l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés[2] par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges[3] du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.

1. Si ce n'est. — 2. Accablés. — 3. Louanges en l'honneur du désert et de la pauvreté.

Son fait[1], dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon[2], panetière[3], houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages[4], qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe !
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

X — Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.

TIRCIS, qui pour la seule Annette[5]
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant les prairies
Dont Zéphyre habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait ;
Mais nul poisson ne s'approchait :
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle ;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.

— 1. Bien, argent qu'on possède. — 2. Sorte de blouse. — 3. Sac à mettre le pain. — 4. Gages de mon bonheur passé.— 5. Nom de bergère, comme Tircis est un nom de berger.

Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées[1]
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout !
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

XI — Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.

DEUX perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire ;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris[2] ensemble et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament[3] que lui donna la Parque
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,

---

1. Douces comme le miel. — 2. Elevés. — 3. Penchant naturel.

Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard[1] crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque[2] :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur ;
Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi[3],
Me leurrer de l'appât d'un profane langage[4]?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

---

1. Le vieux perroquet. — 2. La barque de Caron, nocher des Enfers. — 3. J'en appelle à ta foi. — 4. D'un langage impie (comme celui que tu viens de tenir).

Tu veux oublier cette offense ;
Je le crois ; cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour ;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil[1] contre l'amour.

XII — La Lionne et l'Ourse.

MÈRE lionne avait perdu son faon[2] :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère? —
Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues[3],
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi? —
Moi, me taire ! moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse ! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? —
Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tous temps en la bouche de tous.

Misérables[4] humains, ceci s'adresse à vous !
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube[5], il rendra grâce aux dieux.

---

1. Appareil de chirurgie (au figuré) pour cicatriser les blessures de l'amour. — 2. Terme improprement appliqué ici à un lionceau. — 3. Et si aucun d'eux (de ces pères et mères) ne nous a rompu la tête, en se plaignant de leur mort. — 4. Malheureux. — 5. Reine de Troie, qui vit périr, pendant cette guerre fatale, son mari, ses enfants et sa patrie.

XIII — Les deux Aventuriers et le Talisman.

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans[1]
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez[2]. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant aller s'embarrasser?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise[3]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée[4], avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur[5] d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture ;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,

1. Objets marqués de signes magiques. — 2. Prit peur. — 3. De telle sorte... — 4. Nain haut d'une coudée. — 5. Où trouver l'honneur ?

Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte[1],
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père[2] :
(Serait-ce bien une misère[3]
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi[4].

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

XIV — Les Lapins[5].

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

JE me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière[6].
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,

---

1. De façon à n'être pas pris au mot. — 2. Sixte-Quint, pape en 1585. Avant l'élection, il feignait d'être accablé d'infirmités, marchait avec des béquilles. Sitôt nommé il les rejeta loin de lui, se redressa et entonna fortement le *Te Deum*. — 3. Un malheur. — 4. Le peu de bonne foi du pape. — 5. Ce titre n'existe pas dans l'édition originale. — 6. La Fontaine attribue en commun aux hommes et aux bêtes une espèce d'âme semi-matérielle, de qualité inférieure et grossière. Ces idées sont déjà dans son Discours à madame de La Sablière, voir p. 89.



MIRACLE ! CRIAIT-ON : VENEZ VOIR DANS LES NUES
PASSER LA REINE DES TORTUES (P. 99).



ANNETTE CEPENDANT A LA LIGNE PÊCHAIT,
MAIS NUL POISSON NE S'APPROCHAIT :
LA BERGÈRE PERDAIT SES PEINES (P. 107).

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder[1] encor
Même vent, même naufrage ;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple, une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit[2],
Je laisse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule[3], à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller[4] le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,

1. Braver. — 2. District, partie de pays soumise à telle juridiction. — 3. Question de ripaille. — 4. Se jeter sur.

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire[1].
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise ;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XV — Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi.

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[2],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points[3] tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée

---

1. C'est le point important. — 2. « Bélisaire était un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur Justinien et ayant perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans une telle misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins (La Fontaine. » — 3. Points du ciel ; sous divers climats.

De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome[1].
Un pâtre ainsi parler ? Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord[2] trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école.
Comme si, devers[3] l'Inde[4], on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi[5]?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils allassent là-bas[6] exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours.
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

---

1. Expression proverbiale : mener au but. — 2. Tout de suite. — 3. Vers, du côté de. — 4. L'Amérique. — 5. J'en appelle à votre foi. — 6. Sous terre, chez les morts.

LIVRE ONZIÈME

I — Le Lion.

SULTAN léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine[1],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier[2] et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin ;
Son père est mort ; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue[3], et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :

1. Profit sur lequel on ne comptait point. — 2. Au sens propre : celui qui sait bien les routes. Au figuré, qui a de l'expérience, de la pratique. — 3. Du verbe croître.

Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul[1] il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal[2] ; et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître.

II — Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE

JUPITER eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore[4] aux regards riants, aux charmantes manières,

---

1. Lui tout seul. — 2. Ce fut tant pis. — 3. Fils de Louis XIV et de madame de Montespan, né en mai 1670. — 4. Surnom galant. On ne sait à qui l'appliquer.

Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement !
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux et dit : J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi[1] cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissant[2] sans cesse dans les cœurs :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire !

---

1. *Grossi* : agrandi. — 2. Les sept têtes de l'hydre de Lerne repoussaient à mesure qu'elles étaient coupées.

III — Le Fermier, le Chien et le Renard.

LE loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille[1]
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;
Et moi, maître passé[2], quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots[3] :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir[4] liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride[5]
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit

1. Le renard traite de *canaille* les chiens, mais les fermiers et les valets aussi. — 2. Passé maître. — 3. Cette plante était l'emblème du sommeil. — 4. Le *manoir liquide* : l'Océan. Les poètes anciens disaient que le soleil se couchait dans la mer. — 5. Homère raconte dans l'*Iliade*, qu'Agamemnon, fils d'Atrée, enleva la fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, et que le dieu se vengea en décimant par la peste l'armée des Grecs.

L'ost[1] des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix[2].
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla[3] le pauvre drille[4].

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe.
Ne la fais point par procureur[5].

IV — Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JADIS certain Mogol[6] vit en songe un vizir[7]
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée

---

1. L'armée. — 2. Les armes d'Achille. — 3. Battre à coups de sangles. — 4. Le pauvre diable. — 5. En donnant ta procuration à un autre. — 6. Habitant du Mogol, contrée d'Asie. — 7. Premier ministre.

Un ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos[1] en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Bien purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs[2], loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes[3]
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or[4] n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins[5] et mourrai sans remords.

1. Juge des enfers. — 2. Les Muses. — 3. Les planètes. — 4. Avec des filets d'or.
5. Soucis, peines.

V — Le Lion, le Singe et les deux Anes.

LE lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour, amener
Le singe, maître ès arts[1] chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent[2]
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste. —
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre. —
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes[3] ;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus[4] j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,

1. Professeur de belles-lettres et de philosophie dans les universités du moyen âge. — 2. Professeur des classes inférieures. — 3. Contraires au bon sens et à la saine raison. — 4. De tout ce que j'ai dit là-dessus.

Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traîtant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends ;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle[1] est, au prix[2], novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert[3]. L'autre baudet repart :
Seigneur j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés[4],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples excellences[5],
S'ils osaient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat[6],
Regardait ce lion comme un terrible sire.

---

1. Le rossignol. — 2. En comparaison. — 3. Musicien célèbre, beau-père de Lulli 1610-1696). — 4. Flattés. — 5. Titre honorifique des ministres. — 6. Un niais.

VI — Le Loup et le Renard.

MAIS[1] d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie[2]?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire[3] image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé[4],
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère[5] loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune[6] l'a fait :
La vache Io[7] donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

1. Interpellation familière. — 2. Ruse. — 3. De forme ronde et pleine. — 4. Fasciné, attiré par un charme magique. — 5. Camarade. — 6. Dieu des bois et des troupeaux. — 7. Fille d'Inachus ; Jupiter la métamorphosa en vache pour la dérober à la jalousie de Junon.

J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids, emportant l'autre part
Reguinde[1] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

VII — Le Paysan du Danube.

IL ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau[2]
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope[3] et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle[4]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccouci.
Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché[5] :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon[6] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice[7] des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.

---

1. *Reguinde* : remonte. — 2. Dans la fable 5 du livre VI. — 3. Socrate et Esope passaient pour être très laids. — 4. Dans les œuvres qui nous restent de Marc-Aurèle on ne trouve rien de relatif à cet apologue. — 5. Expression tirée de la croyance populaire d'après laquelle l'ourse façonnait les membres de ses petits en les léchant. — 6. Manteau grossier. — 7. Avidité.

Le député vint donc et fit cette harangue :
Romains, et vous, sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister ;
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts[1] ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs[2] ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur[3].
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme

1. Arts industriels. — 2. Propréteurs, magistrats envoyés par Rome pour gouverner les provinces. — 3. Démence.

Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre[1] à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux[2] lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice[3] ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

VIII — Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

UN octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

---

1. Etoffe de pourpre. — 2. Dans les lois. — 3. Patricien noble.

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins[1] d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il[2] ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement[3]
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux[4] me devront cet ombrage :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter[5],
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

IX — Les Souris et le Chat-Huant.

IL ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez[6] une merveille.

---

1. Soucis. — 2. Cela. — 3. Toute œuvre, toute entreprise ou institution humaine. — 4. Arrière-petits-fils. — 5. Greffer par ente, en faisant une entaille, une incision. — 6. Écoutez.



AINSI S'AVANÇAIENT PAS A PAS,
NEZ A NEZ, NOS AVENTURIÈRES (P. 139)



IL ÉLEVAIT SA QUEUE, IL LA FAISAIT BRILLER,
ET CENT MILLE AUTRES BADINAGES (P. 159).

Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son intreprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.
En son temps aux souris le compagnon[1] chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées[2],
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer[3] un peuple mis en mue[4]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout, il[5] est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi

1. Le gaillard, le rusé personnage. — 2. C'est-à-dire : comme les premières qu'il prit s'étaient échappées du logis. — 3. Mutiler. — 4. Mis en cage : la *mue* désignait une grande cage où l'on enfermait les volailles pour les y engraisser. — 5. Cela.

Chose par les humains à sa fin mieux conduite !
Quel autre art de penser Aristote et sa suite[1]
Enseignent-ils, par votre foi[2]?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

ÉPILOGUE

C'EST ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement[3] de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs[4], achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper ;
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe[5] ; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

---

1. Ses disciples, son école. — 2. J'en appelle à votre bonne foi. — 3. Interprète. — 4. Les Muses. — 5. Il venait de dicter à l'Europe la paix de Nimègue.

LIVRE DOUZIÈME

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE[1]

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà[2] d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original[3] a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer, et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne.. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai

1. Petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, né en 1682, mort en 1712. — 2. Au-dessus de. — 3. Esope.

dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix[1] qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états[2] de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

---

1. La France luttait alors contre la ligue d'Augsbourg : la paix ne fut signée qu'en 1697, à Ryswick. — 2. Un congrès européen.



I — Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse,
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas ; il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[1] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin[2].
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout[3] :
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes[4]
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;

1. Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV et père du duc de Bourgogne. — 2. Dans la campagne de 1688. — 3. La place d'honneur. — 4. Sortilèges.

Quelques moments après leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :
Il s'en vit de petits ; EXEMPLUM, UT TALPA[1].
Le seul Ulysse en échappa ;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme[2].
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure[3].
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque[4]?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait ! Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte[5] aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en, suis ta route et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

---

1. Exemple, la taupe. — 2. Son amour. — 3. Leur forme. — 4. Patrie d'Ulysse. — 5. Je m'en rapporte

Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit au hasard[1] d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redeviens,
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière,
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce[2] :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étaient leurs délices suprêmes ;
Tous renonçaient au lôs[3] des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je puisse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute un beau projet
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts ;
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

---

1. Courant le hasard, c'est-à-dire le risque. — 2. Exhortation. — 3. Gloire.

II — Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

UN chat, contemporain[1] d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates[2],
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule[3].
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.

---

1. Du même âge. — 2. Même foyer. — 3. C'est-à-dire sa patte : il rentrait ses griffes.

J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III — Du Thésauriseur et du Singe.

UN homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur[1].
Celui-ci ne songeait que ducats[2] et pistoles[3].
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite[4]
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'[5] une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ;
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait[6].
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon[7] toujours par la fenêtre
Et rendait le compte imparfait :
La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand[8] se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir[9].
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus[10], un ducaton[11],

1. Délire. — 2. Monnaie d'or valant 10 à 12 livres ou francs. — 3. Monnaie d'or valant 10 livres. — 4. Femme de Neptune ; la mer. — 5. Avec. — 6. A son avoir. — 7. Monnaie d'or espagnole ; ce mot désigne d'ailleurs des valeurs différentes, il y avait le doublon de 2 écus, de 4 écus, de 8 écus. — 8. Le singe. — 9. L'océan, où les anciens croyaient que le soleil se couche : *manoir* signifie proprement séjour, lieu où l'on demeure. — 10. Monnaie d'or anglaise, valant de 12 à 14 livres. — 1. *Ducaton* : ducat d'argent, valant de 5 à 6 livres.

Et puis quelque noble à la rose[1] ;
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
Par les humains sur[2] toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin
Et couru la même aventure ;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage !

IV — Les deux Chèvres.

DES que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part[3] :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard[4].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,

---

1. Monnaie d'or anglaise valant de 20 à 24 livres. — 2. Au-dessus de toute chose. — 3. De son côté. — 4. A la recherche de quelque bon pâturage.

Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[1];
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée[2] ;
Et l'autre la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter[3].
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fut nommée *le Chat et la Souris.*

POUR plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait[4] la souris.

Introduirai-je un roi[5] qu'entre ses favoris

---

1. Sur la Bidassoa : c'est là qu'en 1659 se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV. — 2. Galatée, nymphe aimée par le cyclope Polyphème. — 3. Lorsque Rhée le soustraya aux recherches de Saturne, son père. — 4. Mis pour *traite.* — 5. Louis XIV.

Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

V — Le vieux Chat et la jeune Souris.

UNE jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis[1] :
Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas[2],
Haranguer les sœurs filandières[3].
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tient parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte[4] et croit tout obtenir,
La vieillesse est impitoyable.

1. Nom du chat. — 2. Tout de suite. — 3. Les Parques. — 4. S'illusionne.

VI — Le Cerf malade.

EN pays pleins de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance[1] du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[2] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

VII — La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.

LE buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs[3], des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette[4].
Tout allait bien, quand leur emplette,

1. Portion que chacun reçoit aux repas, dans une communauté. — 2. A manger. — 3. Des agents commerciaux. — 4. De dépense et de recette.

En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins[1].
Notre trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert[2].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal[3], et les gros intérêts,
Et les sergents[4], et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant[5] la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups.
Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon[6] sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur[7] qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, dans tel cas tombé ;
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

1. Tout au fond de la mer. — 2. Le débiteur insolvable était obligé de sortir coiffé d'un bonnet vert. — 3. Le capital. — 4. Sorte d'huissiers. — 5. *Devant* : avant. — 6. Mot employé à la place du mot canard. — 7. Débiteur invétéré.

VIII — La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

LA Discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire[1].
Outre ces quatre potentats[2],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage[3],
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené[4]
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas[5]
Mit en combustion la salle et la cuisine ;
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois[6],

1. *Appointer* les parties d'un procès, c'est les appeler en conciliation. *Appointer contraire*, expression proverbiale et plaisante, signifie : les brouiller. — 2. Les éléments : l'eau, l'air, la terre et le feu. — 3. Volaille et légumes trempant dans un bouillon. — 4. Hors de son bon sens. — 5. Altercation. — 6. Fin et rusé.

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en[1] chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[2].

IX — Le Loup et le Renard.

D'OU vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Et qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince[3] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète[4]
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends

1. *D'en chercher* : quant à en chercher. — 2. Maître d'école. — 3. Le duc de Bourgogne. — 4. Le mot compte pour une seule syllabe.

Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette[1].

Je ne suis pas un grand prophète :
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères ;
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande[2] qui me lasse.
Tu fais meilleure chère[3] avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins[4] du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle[5] mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost[6] au peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,

1. La trompette est l'attribut de la poésie épique, la musette celui de la poésie pastorale. — 2. Nourriture. — 3. Meilleur repas. — 4. Gros chien de basse-cour. — 5. Dans l'*Iliade*, chant XVI. — 6. L'armée.

Jetant bas sa robe de classe[1],
Oubliant les brebis, les leçons, le régent[2],
Et courant d'un pas diligent[3].

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace[4]
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

X — L'Écrevisse et sa Fille.

LES sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes[5].
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :

---

1. La peau de loup de laquelle il était revêtu. — 2. Le professeur. — 3. Rapide et vif. — 4. Sa première ligne de conduite. — 5. Allusion à la ligue d'Augsbourg à laquelle Louis XIV tenait tête.

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu[1]?

Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots,
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone[2] ;
Mais il faut le faire à propos.

XI — L'Aigle et la Pie.

L'AIGLE, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace[3] eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec[4] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace[5],
Disant le bien, le mal, à travers champs[6], n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.

---

1. De travers. — 2. Déesse de la guerre chez les Romains. — 3. Vieux mot : la pie. — 4. Heureuse dénomination que le peuple donnait à la pie. — 5. L'homme d'Horace (*Épîtres*, I, VII), c'est cet affranchi Vultéius Mena que Philippe, le célèbre orateur, invita un jour à dîner afin de se distraire de son bavardage. — 6. A tort et à travers.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs[1], espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses[2].

XII — Le Milan, le Roi et le Chasseur.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[3]

COMME les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen[4] veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins,
Pour témoins j'en prends les merveilles

---

1. Celui qui répète ce qu'il a entendu dire : rapporteur. — 2. Des couleurs différentes distinguaient chaque paroisse. Quand deux paroisses fusionnaient ensemble, le bedeau prenait un habit aux couleurs des deux paroisses. — 3. Neveu du grand Condé. — 4. Allusion au mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du grand Condé.

Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ces grâces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
Je me tais donc et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi ! sur le nez du roi? — Du roi même en personne. —
Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne? —
Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre[1], et le poing[2] ; mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler[3].
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :

1. Morceau de cuir rouge, en forme d'oiseau, auquel on attache un appât et que l'on jette en l'air pour rappeler le faucon. — 2. Où le faucon vient se percher. — 3. Divertir.

Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent[1] de tels faits, par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle ;
Et le veneur l'échappa belle ;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal?

Pilpay[2] fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore[3],
Qu'avec les animaux de forme nous changeons :
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[4]
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois[5] en cent ans :
C'est le *non plus ultra*[6] de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce paragon[7] des présents

---

1. Exaltent. — 2. Nom du personnage fictif auquel La Fontaine attribuait les fables indiennes qu'il a connues. — 3. Philosophe grec, qui croyait à la métempsycose. — 4. Animal qui vole, mot impropre pour *volatile*. — *Volatille* désigne de petites espèces d'oiseaux bonnes à manger, d'où l'expression : manger de la volatille. — 5. Une fois. — 6. Expression latine qui signifie : il n'y a rien de mieux. — 7. Modèle.

Il croyait sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette[1],
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier ; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté[2] ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats[3], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire[4].
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

XIII — Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

AUX traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois[5],
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger[6]
Et le fît aux mouches manger.
Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun !

1. On attache une petite sonnette au cou des faucons. — 2. Cédé. — 3. Des éclats de rire. — 4. Comme dans l'*Iliade*, chant I. — 5. Rusé. — 6. Abattre.

Que ne vis-tu sur le commun !
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je le vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls[1] ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

XIV — L'Amour et la Folie.

TOUT est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience[2] ;
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.

---

1. Rassasiés. — 2. La patience nécessaire.

Vénus en demande vengeance.
Femme et mère[1], il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis[2],
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie[3],
Le résultat[4] enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

XV — Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIÈRE

JE vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art[5] qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits[6] :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS[7] ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages[8] ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru ;
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu

---

1. Elle était femme et mère. — 2. Déesse de la vengeance. — 3. La partie contraire.— 4. *Résultat* : arrêt de justice. — 5. La poésie. — 6. J'aurais écrit ces mots. — 7. Nom galant pour désigner M[me] de La Sablière. — 8. Iris, changée en arc-en-ciel, messagère de Junon.

Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet[2],
Pour plus de grâce, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
C'est un mortel qui sait mettre[3] sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux vivant de compagnie,
Vont aux humains en[4] donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.

1. C'est-à-dire des rois comme Sobieski, qui, avant d'être roi de Pologne, fit une cour assidue à Mme de La Sablière. — 2. *Projet* : plan, dessein. — 3. Exposer. — 4. Des leçons de dévouement semblable.

Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restant : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue
S'écrie et dit : Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui[1] demander, quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir

1. *De lui* demander : quant à lui demander.

Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs[1] : on peut penser la joie.
Le chasseur vient et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boîteuse et vient se présenter[2].
L'homme de suivre et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante[3] y tient de tels propos
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.

---

1. Nœud coulant. — 2. Vient se présenter au-devant du chasseur, pour détourner sur elle son attention et sa poursuite. — 3. La Fontaine donne à la tortue ce titre d'infante à cause de la gravité et de la lenteur de sa marche

A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !
Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour ; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XVI — La Forêt et le Bûcheron.

UN bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fut quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs[1] !
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,

---

1. Qui suivent sa doctrine.

L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

XVII — Le Renard, le Loup et le Cheval.

UN renard, jeune encor, quoique des plus madrés[1],
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[2].
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs :
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa de son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre[3]
Un coup ; et haut le pied[4]. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté[5].
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

---

1. Ingénieux, rusé. — 2. *Venelle* : rue étroite, petit sentier. *Enfiler la venelle* : s'enfuir. — 3. Décoche. — 4. Lève haut le pied, s'enfuit. — 5. En mauvais état, détérioré.

XVIII — Le Renard et les Poulets d'Inde.

CONTRE les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire
Vouloir favoriser la dindonnière gent[1].
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin[2] n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX — Le Singe.

IL est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris[3],
Il la battait. La pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte ;

1. Nation. — 2. Bouffon dans la comédie italienne — 3. De plusieurs maris.

Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours ;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

XX — Le Philosophe scythe.

UN philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[1],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux[2] beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage[3]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage[4]. —
J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.

1. C'est le vieillard que Virgile nous représente sur les bords de Galèse en Calabre, élevant des abeilles, cultivant ses fleurs et ses légumes. (*Géorgiques*, IV.) — 2. Dans les beautés. — 3. D'un homme sage. — 4. Le rivage du Styx, fleuve des Enfers.

Tout languit et tout meurt.
Ce Scythe exprime[1] bien
Un indiscret[2] stoïcien[3] :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XXI — L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

AUTREFOIS l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas[4] et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée[5], avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance[6].
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre était préparé sur la légation[7] :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême ;
Toute sa cour verra beau jeu.

---

1. Représente. — 2. Imprudent. — 3. Les Stoïciens condamnaient indistinctement toutes les passions. — 4. *Le pas* : la préséance. — 5. Baguette entourée de deux serpents et symbole de paix attribué au dieu Mercure dans l'ancienne mythologie. — 6. Ses lettres de créance. — 7. *Légation* : ambassade.

Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi ! Vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère[1]?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom. —
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris[2].
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire? —
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

XXII. — Un Fou et un Sage.

CERTAIN fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourna et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer[3] :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer,
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier[4] accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine[5], on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

1, Eléphantide, capitale des éléphants.— Rhinocère, capitale des rhinocéros. — 2. Palais. — 3. Récompense, salaire. — 4. Grand laquais armé. — 5. On vous lui brise l'échine.

XXIII — Le Renard anglais.

A MADAME HARVEY[1]

LE bon cœur est chez vous compagnon du bon sens
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux.
Tout cela méritait un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie[2] ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens à pénétrer[3] l'emportent sur les autres,
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire[4].
Là, des animaux ravissants[5],
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois[6], entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

---

1. Veuve d'un ambassadeur de Charles II, en Turquie, venue à Paris en 1683 : La Fontaine la vit souvent chez lord Montaigu, son frère, ambassadeur auprès de la cour de France. — 2. Caractère. — 3. Quand il faut faire preuve de pénétration. — 4. Une potence. — 5. Qui enlèvent de force. — 6. Forcé, entouré par les chiens qui aboient.

Les clefs de meute[1], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit[2],
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
Mes chiens n'appellent[3] point au delà des colonnes[4]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam[5].
Voilà maint basset clabaudant[6] ;
Voilà notre renard au charnier se guindant[7].
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux[8] :
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers
Et se font écouter des nations étranges[9].
Votre prince[10] vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose : elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez vous faire
Que le même hommage pût plaire

---

1. Les principaux et meilleurs chiens de la meute. — 2. *Rompre les chiens* : arrêter leur poursuite. — 3. N'aboient point. — 4. Montants de la potence. — 5. Pour sa perte. — 6. *Clabauder* : aboyer sans être sur la bonne piste. — 7. Se hissant. — 8. Ses guêtres, c'est-à-dire qu'il y mourut. — 9. Etrangères. — 10. Charles II.

A celle qui remplit vos climats d'habitants[1]
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin[2], des Amours déesse tutélaire.

XXIV — Le Soleil et les Grenouilles.

LES filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvaient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir[3] en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature[4].
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer ;
Il fallait promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades coassantes
Allaient dans tous les États :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde[5]
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marets[6].
Cette plainte téméraire
Dure toujours ; et pourtant
Grenouilles doivent se taire

1. Ces habitants sont sans doute les amoureux, les soupirants de la duchesse. — 2. Hortense Mancini (1646-1699), duchesse de Mazarin, nièce du cardinal. — 3. Sentir la force de son empire. — 4. Le soleil. — 5. La terre. — 6. *Marets* : marais.

Et ne murmurer pas tant :
Car si le soleil se pique[1],
Il le leur fera sentir ;
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

XXV La — Ligue des Rats.

UNE souris craignait un chat
Qui dès longtemps la guettait au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'était un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie,
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi ! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un[2] mauvais tour.
La souris fait une humble révérence ;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats : parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris,
Car Raminagrobis[3]
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.

---

1. S'irrite, se trouve offensé. — 2. Entendez : je pourrai le jouer par un mauvais tour. — 3. Nom du chat.

N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;
Chacun promet enfin de risquer le paquet[1].
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde et marche au devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou,
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou !

XXVI — Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE[2]

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[3]

AIMABLE fille d'une mère
A qui seule[4] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans[5] ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en[6] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir[7].

---

1. *Risquer le paquet* : tout risquer. — 2. Poète du IIIe siècle avant J.-C. — 3. Fille de Mme de La Sablière. — 4. Entendez : d'une mère qui est seule encore à recevoir les hommages de mille cœurs. — 5. Sans parler de ceux que... — 6. Je ne puis en cette préface m'empêcher de partager... — 7. De temps, car la mort approche.

Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit ;
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais ;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice : au reste, égalant les plus belles
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs[1] !
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne point qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort (et je l'en ai chargé),

1. Alors qu'elle prodiguait ses faveurs.

Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure. »
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx[1] descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe[2] entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse[3], et Didon son perfide.

XXVII — Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

TROIS saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit[4], tendaient à même but.

---

1. Chez les morts. — 2. L'empire des morts. — 3. Dans l'*Odyssée* (chant XI), Ulysse évoque l'ombre d'Ajax, qui s'enfuit. — De même la Didon de l'*Enéide* (livre VI[e]) se détourne d'Enée. — 4. Poussés par la même inspiration.

Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents[1]
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier.
        Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur[2] de débats :
Aucun n'était content : la sentence arbitrale
        A nul des deux[3] ne convenait :
        Jamais le juge ne tenait
        A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux, ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignorés du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
        Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la Majesté suprême[4].
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

1. Courant ensemble. — 2. Celui qui accommode. — 3. Des deux plaideurs. — 4. Dieu.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal[1] nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats ;
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie[2] en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte[3] tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne[4],
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages.
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir :
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir?

---

1. De l'eau. — 2. On cesse de se connaître. — 3. Obtient, occupe. — 4. Vous livre à ces pensées.



PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME[1]

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours que le fils de Japet[2]
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme :
Clothon[3] prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré[4] des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

---

1. Arrière-petit-fils de Henri IV, un des généraux les plus brillants de la fin du règne de Louis XIV. — 2. Prométhée. — 3. Une des Parques. — 4. La gratitude.

Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence[1] ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que[2] le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes du feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais[3] non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles[4].
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès[5].

---

1. Mercure. — 2. Bien que... — 3. Des planches. — 4. Petits sièges de bois carrés. — 5. De pain.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord[1] leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu ! dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain.
La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin[2], je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit : et les autans[3] troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine,
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants[4]
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure[5] ;
Sans vestige de bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.

---

1. Tout de suite. — 2. Dénomination de Jupiter. — 3. Vents orageux. — 4. Les torrents, les eaux. — 5. *Demeure* : village.

Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[1] :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle[2] !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office ;
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille ;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties[3].
Il ne resta que nous d'un si triste débris[4].
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris,
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre et lui tendait les bras :

---

1. Enceinte, enclos. — 2. Peintres célèbres de l'antiquité. — 3. Victimes. — 4. Ruine.

Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée[1].
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt[2] plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe ainsi qu'eux perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si[3]... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs que j'en attends ;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie ;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages :
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :

---

1. L'écorce a pressé sa langue. — 2. *Tantôt* : bientôt. — 3. La Fontaine fait allusion à ses chagrins domestiques.

On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[1] tout le sacré vallon[2].
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

---

1. Château d'Anet, propriété du duc de Vendôme. — 2. Le Parnasse.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES

	Tome	Page
Aigle (l') et l'escarbot	I,	68
Aigle (l') et le hibou	I,	138
Aigle (l'), la laie et la chatte	I,	90
Aigle (l') et la pie	II,	147
Alouette (l') et ses petits avec le maître d'un champ	I,	124
Amis (les deux)	II,	44
Amour (l') et la Folie	II,	152
Ane (l') et le chien	II,	53
Ane (l') chargé d'éponges et l'âne chargé de sel	I,	70
Ane (l') et le petit chien	I,	107
Ane (l') et ses maîtres	I,	150
Ane (l') portant des reliques	I,	136
Ane (l') vêtu de la peau du lion	I,	141
Animal (un) dans la lune	II,	29
Animaux (les) malades de la peste	II,	7
Araignée (l') et l'hirondelle	II,	103
Astrologue (l') qui se laisse tomber dans un puits	I,	73
Avantage (l') de la science	II,	56
Avare (l') qui a perdu son trésor	I,	121
Aventuriers (les deux) et le talisman	II,	111
Bassa (le) et le marchand	II,	54
Belette (la) entrée dans un grenier	I,	98
Berger (le) et la mer	I,	102
Berger (le) et le roi	II,	105
Berger (le) et son troupeau	II,	89
Besace (la)	I,	45
Bûcheron (le) et Mercure	I,	126
Cerf (le) malade	II,	141
Cerf (le) se voyant dans l'eau	I,	149
Cerf (le) et la vigne	I,	136
Chameau (le) et les bâtons flottants	I,	111
Charlatan (le)	I,	153
Chartier (le) embourbé	I,	155
Chat (le) et le vieux rat	I,	99
Chat (le), la belette et le petit lapin	II,	27
Chat (le) et les deux moineaux	II,	136
Chat (le) et le rat	II,	60
Chat (le) et le renard	II,	84
Chat (le) et la souris	II,	139
Chat (le vieux) et la jeune souris	II,	140
Chatte (la) métamorphosée en femme	I,	78
Chauve-souris (la) et les deux belettes	I,	66
Chauve-souris (la), le buisson et le canard	II,	141
Chêne (le) et le roseau	I,	60
Cheval (le) s'étant voulu venger du cerf	I,	116
Cheval (le) et l'âne	I,	154
Cheval (le) et le loup	I,	132
Chèvres (les deux)	II,	138
Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre	I,	154
Chien (le) à qui on a coupé les oreilles	II,	104

	Tome	Page
Chien (le) qui porte à son cou le dîner de son maître	II,	39
Chiens (les deux) et l'âne mort	II,	63
Cierge (le)	II,	82
Cigale (la) et la fourmi	I,	41
Coche (le) et la mouche	II,	17
Cochet (le), le chat et le souriceau	I,	146
Cochon (le), la chèvre et le mouton	II,	45
Colombe (la) et la fourmi	I,	72
Combat (le) des rats et des belettes	I,	107
Compagnons (les) d'Ulysse	II,	133
Conseil tenu par les rats	I,	63
Contre ceux qui ont le goût difficile	I,	62
Coq (le) et la perle	I,	58
Coq (le) et le renard	I,	75
Coqs (les deux)	II,	23
Corbeau (le) voulant imiter l'aigle	I,	76
Corbeau (le) et le renard	I,	42
Corbeau (le), la gazelle, la tortue et le rat	II,	153
Cour (la) du lion	II,	15
Curé (le) et le mort	II,	19
Cygne (le) et le cuisinier	I,	94
Daphnis et Alcimadure	II,	167
Démocrite et les Abdéritains	II,	64
Dépositaire (le) infidèle	II,	68
Devineresses (les)	II,	25
Dieux (les) voulant instruire un fils de Jupiter	II,	117
Discorde (la)	I,	157
Discours à Mme de La Sablière	II,	89
Dragon (le) à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues	I,	51
Écolier (l'), le pédant et le maître d'un jardin	II,	74
Écrevisse (l') et sa fille	II,	145
Éducation (l')	II,	62
Éléphant (l') et le singe de Jupiter	II,	161
Enfant (l') et le maître d'école	I,	57
Enfouisseur (l') et son compère	II,	100
Faucon (le) et le chapon	II,	59
Femme (la) noyée	I,	97
Femmes (les) et le secret	II,	38
Fermier (le), le chien et le renard	II,	119
Fille (la)	II,	12
Forêt (la) et le bûcheron	II,	157
Fortune (la) et le jeune enfant	I,	135
Fou (le) qui vend la sagesse	II,	79
Fou (un) et un sage	II,	162
Frelons (les) et les mouches à miel	I,	59
Geai (le) paré des plumes du paon	I,	111
Génisse (la), la chèvre et la brebis en société avec le lion	I,	45
Gland (le) et la citrouille	II,	73
Goutte (la) et l'araignée	I,	92
Grenouille (la) qui se veut faire aussi grosse que le bœuf	I,	42
Grenouille (la) et le rat	I,	112
Grenouilles (les) qui demandent un roi	I,	88
Héron (le)	II,	11
Hirondelle (l') et les petits oiseaux	I,	46
Homme (l') et la couleuvre	II,	96
Homme (l') et l'idole de bois	I,	110
Homme (l') et son image	I,	50
Homme (l') et la puce	II,	38
Homme (l') entre deux âges et ses deux maîtresses	I,	56
Homme (l') qui court après la Fortune et l'homme qui l'attend dans son lit	II,	21

	Tome	Page
Horoscope (l')	II,	51
Huître (l') et les plaideurs	II,	80
Ingratitude (l') et l'injustice des hommes envers la Fortune	II,	24
Ivrogne (l') et sa femme	I,	91
Jardinier (le) et son seigneur	I,	105
Juge (le) arbitre, l'hospitalier et le solitaire	II,	169
Jupiter et le métayer	I,	145
Jupiter et le passager	II,	83
Jupiter et les tonnerres	II,	57
Laboureur (le) et ses enfants	I,	134
Laitière (la) et le pot au lait	II,	18
Lapins (les)	II,	112
Lice (la) et sa compagne	I,	67
Lièvre (le) et les grenouilles	I,	74
Lièvre (le) et la perdrix	I,	137
Lièvre (le) et la tortue	I,	149
Ligue (la) des rats	II,	166
Lion (le)	II,	116
Lion (le) et l'âne chassant	I,	79
Lion (le) et le chasseur	I,	143
Lion (le), le loup et le renard	II,	35
Lion (le) et le moucheron	I,	69
Lion (le) et le rat	I,	71
Lion (le), le singe et les deux ânes	II,	122
Lion (le) abattu par l'homme	I,	94
Lion (le) amoureux	I,	101
Lion (le) devenu vieux	I,	96
Lion (le) malade et le renard	I,	153
Lion (le) s'en allant en guerre	I,	139
Lionne (la) et l'ours	II,	110
Loup (le) et l'agneau	I,	49
Loup (le) devenu berger	I,	87
Loup (le) et les bergers	II,	101
Loup (le) et le chasseur	II,	66
Loup (le), la chèvre et le chevreau	I,	117
Loup (le) et le chien	I,	43
Loup (le) et le chien maigre	II,	80
Loup (le) et la cigogne	I,	93
Loup (le), la mère et l'enfant	I,	118
Loup (le) et le renard	II,	124, 144
Loup (le) plaidant contre le renard par-devant le singe	I,	64
Loups (les) et les brebis	I,	95
Mal marié (le)	II,	9
Marchand (le), le gentilhomme, le pâtre et le fils de roi	II,	114
Mari (le), la femme et le voleur	II,	85
Médecins (les)	I,	135
Membres (les) et l'estomac	I,	85
Meunier (le), son fils et l'âne	I,	83
Milan (le), le roi et le chasseur	II,	148
Milan (le) et le rossignol	II,	88
Montagne (la) qui accouche	I,	134
Mort (la) et le bûcheron	I,	55
Mort (la) et le malheureux	I,	54
Mort (la) et le mourant	II,	32
Mouche (la) et la fourmi	I,	103
Mulet (le) se vantant de sa généalogie	I,	148
Mulets (les deux)	I,	43
Obsèques (les) de la lionne	II,	48
Œil (l') du maître	I,	123
Oiseau (l') blessé d'une flèche	I,	67
Oiseleur (l'), l'autour et l'alouette	I,	153
Oracle (l') et l'impie	I,	121
Oreilles (les) du lièvre	I,	129
Ours (l') et l'amateur des jardins	II,	43
Ours (l') et les deux compagnons	I,	140
Paon (le) se plaignant à Junon	I,	77
Parole de Socrate	I,	119

	Tome	Page
Pâtre (le) et le lion	I,	142
Paysan (le) du Danube	II,	125
Perdrix (la) et les coqs	II,	104
Perroquets (les deux), le roi et son fils	II,	108
Phébus et Borée	I,	143
Philomèle et Progné	I,	96
Philosophe (le) scythe	II,	160
Pigeons (les deux)	II,	70
Poisson (le petit) et le pêcheur	I,	128
Poissons (les) et le berger qui joue de la flûte	II,	107
Poissons (les) et le cormoran	II,	99
Pot (le) de terre et le pot de fer	I,	128
Poule (la) aux œufs d'or	I,	136
Pouvoir (le) des fables	II,	36
Querelle (la) des chiens et des chats et celle des chats et des souris	II,	143
Rat (le) et l'éléphant	II,	50
Rat (le) et l'huître	II,	42
Rat (le) de ville et le rat des champs	I,	48
Rat (le) qui s'est retiré du monde	II,	10
Rats (les deux), le renard et l'œuf	II,	94
Renard (le) anglais	II,	163
Renard (le) ayant la queue coupée	I,	130
Renard (le) et le bouc	I,	89
Renard (le) et le buste	I,	117
Renard (le) et la cigogne	I,	57
Renard (le), le loup et le cheval	II,	158
Renard (le), les mouches et le hérisson	II,	151
Renard (le) et les poulets d'Inde	II,	159
Renard (le) et les raisins	I,	94
Renard (le), le singe et les animaux	I,	147
Rien de trop	II,	81
Rieur (le) et les poissons	II,	41
Satyre (le) et le passant	I,	132
Savetier (le) et le financier	II,	33
Serpent (le) et la lime	I,	137
Simonide préservé par les dieux	I,	52
Singe (le)	II,	159
Singe (le) et le chat	II,	87
Singe (le) et le dauphin	I,	109
Singe (le) et le léopard	II,	72
Soleil (le) et les grenouilles	I,	151
Soleil (le) et les grenouilles	II,	165
Songe (le) d'un habitant du Mogol	II,	120
Souhaits (les)	II,	13
Souris (la) métamorphosée en fille	II,	77
Souris (les) et le chat-huant	II,	128
Statuaire (le) et la statue de Jupiter	II,	75
Taureaux (les deux) et une grenouille	I,	65
Testament expliqué par Esope	I,	80
Tête (la) et la queue du serpent	II,	28
Thésauriseur (du) et du singe	II,	137
Tircis et Amarante	II,	46
Torrent (le) et la rivière	II,	61
Tortue (la) et les deux canards	II,	98
Trésor (le) et les deux hommes	II,	86
Tribut envoyé par les animaux à Alexandre	I,	113
Vautours (les) et les pigeons	II,	16
Veuve (la jeune)	I,	158
Vieillard (le) et l'âne	I,	148
Vieillard (le) et ses enfants	I,	119
Vieillard (le) et les trois jeunes hommes	II,	127
Vieille (la) et les deux servantes	I,	131
Villageois (le) et le serpent	I,	152
Voleurs (les) et l'âne	I,	52

TABLE

LIVRE SEPTIÈME 5
— HUITIÈME 32
— NEUVIÈME 68
— DIXIÈME 96
— ONZIÈME 116
— DOUZIÈME 131
PHILÉMON ET BAUCIS 172
TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES 179



Paris. — Imprimerie LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.



Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

NOV 15 1999

25 2010

00 JUIN 11 2010

JUIN 29 2010